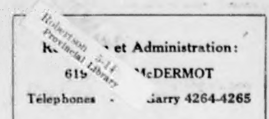
VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 29 SEPTEMBRE 1914 NUMERO 20

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ



DIEU ET MON DROIT

NOS FRERES ONTARIENS

La lutte pour l'école française dans Ontario vient d'entrer, par un jugement intérimaire du juge Lennox, de Toronto, dans une phase aigue qui ne pourra que s'accentuer par le jugement final que rendra prochainement ce même magistrat.

L'injuste opposition d'un groupe de catholiques de langue anglaise avait créé, au moyen d'un bref d'injonction, une situation telle que la commission des écoles séparées d'Ottawa avaient cru ne pas devoir ouvrir ses écoles en septembre.

Le juge Lennox a laconiquement décrété que "des instituteurs dûment qualifiés qui, en juin dernier, avaient charge des écoles de la commission, doivent retourner à leurs écoles et reprendre leur ancienne position.

En présence d'un ordre aussi formel, aussi impératif, aussi brutal, les avocats de la commission ont demandé un sursis. En face du refus essuyé, ils ont porté la cause en appel.

Les écoles sont maintenant ouvertes. Mais la situation ne s'éclaircira définitivement que par le jugement final du juge Lennox. Il sera, croit-on, contraire au prétentions de la commission scolaire. Elle n'aura le droit de payer des salaires qu'à ceux des professeurs qui détiennent des diplômes dûment reconnus par le Département d'Education.

Ce sera l'un des aspects les plus odieux de la persécution que le gouvernement ontarien fait peser sur un quart de million de Canadiens français. Odieux parce que le gouvernement refuse de renouveler les diplômes de Frères et de Soeurs enseignants, ayant passé avec succès leurs examens, parce qu'ils ne veulent point se soumettre à l'arbitraire, inique et prussien règlement No 17.

Si le gouvernement ontarien, les Séparatistes et les Orangistes ont cru acculer au pied du mur nos frères d'Ontario, ils vont être rudement déçus et vont apprendre que rien ne prévaut contre des hommes fiers et prêts à tous les sacrifices pour la sauvegarde de leur langue.

Des classes temporaires sont ouvertes. Frères, Soeurs et laïques rivalisent de zèle. Même des jeunes filles des meilleures famille ont offert de convertir leurs salons en maisons d'école et de se faire institutrices pour les jeunes filles.

L'on peut juger par les extraits suivants du *Droit*, le valeureux champion des revendications françaises en Ontario, de l'âpre détermination de la population française, de son courage, de son esprit d'abnégation et de la ténacité avec laquelle se poursuivra cette lutte jusqu'au triomphe ultime.

"Cette procédure étrange et probablement sans précédent dans les annales judiciaires, dit-il, n'est pas une défaite pour la cause bilingue tant s'en faut.

Nos pères ont lutté pendant des années pour conquérir les droits que l'on voudrait nous enlever aujourd'hui; ils ont eu contre eux des jugements, des ordres et bien des décisions; ces contretemps n'ont servi qu'à mieux éclairer l'opinion des tribunaux supérieurs auxquels on en a appelé et à mieux démontrer aux autorités britanniques que ce que nous réclamons ici est tout simplement ce qui est mis en pratique dans d'autres parties de l'empire.

Pratiquement les choses en sont au même point qu'en juin dernier; il n'y a pas lieu de crier à la victoire d'un côté ou de l'autre; la commission des écoles séparées subit une force supérieure, mais elle n'est pas vaincue. Comme les armées de Joffre et de Pau, nous retraitons devant des forces supérieures et nous attendrons avec patience que nos chefs puissent continuer leur lutte pacifique de revendication.

La justice de notre cause sera reconnue un jour ou l'autre, dussions-nous pour cela nous rendre au pied du trône d'Angleterre qui a rendu justice à nos pères, dans des circonstances beaucoup plus critiques."

UNE LECON AU NEWS

(Le *Devoir*)

A l'occasion du vote du Home Rule et de sa sanction par le Roi, M. Bourassa a publié l'un de ses meilleurs articles. Il y répond au *News* de Toronto qui l'avait traité de menteur au sujet de l'Alsace, de la plus cinguante façon. C'est uned es plus savoureuses ripostes que nous ayons vues au Canada. Nos lecteurs seront heureux de la connaitre.

L'exemple de M. Redmond devrait être un sujet de méditation fructueuse pour les protagonistes de l'avachissement et de la fausse conciliation;—tout comme l'attitude intelligente de M. Asquith et celle des leaders unionistes devraient inspirer aux gouvernants de l'Ontario l'heureuse idée d'affranchir les deux cent mille Canadiens français de leur province d'un régime de tyrannie analogue à celui qui pèse sur les Alsaciens-Lorrains.

Le *News*, de Toronto, a protesté contre cette comparaison. Avec la courtoisie habituelle à ses pareils, il m'a tout simplement traité de menteur. Il affirme avec une imperturbable audace que les Allemands ont proscrit totalement l'usage et l'enseignement du français en Alsace-Lorraine. Je ne dirai pas à Sir John Willison qu'il ment. N'étant pas chevalier de Sa Majesté, j'ai le droit de rester poli. Je lui dirai simplement qu'il commet une erreur grossière. Comme beaucoup de ses compatriotes, il ne s'occupe guère de ce qui se passe en dehors des milieux anglo-saxons. C'est cet insularisme qui constitue l'infériorité intellectuelle de plusieurs Anglais, de nombreux Ontariens et d'une multitude de Torontoniens.

J'ai écrit et je répète, avec plus de précision, que, dans deux cents communes d'Alsace-Lorraine, la langue française est l'idiôme *officiel* de l'administration municipale. Dans les mêmes communes, plus de quatre cents écoles, subventionnées par le gouvernement allemand, donnent aux enfants de langue française l'enseignement de leur langue maternelle avec plus d'intelligence et de libéralité que le règlement No 17 de l'Ontario ne le permet.

J'aurai, l'un de ces jours, l'occasion de donner à ce sujet des indications précises. En attendant, sir John Willison pourrait envoyer l'un de ses rédacteurs se renseigner sur place. Pourvu que son homme arrive à Strassbourg et à Metz avant que les Gaulois en aient délogé les Teutons, il s'y trouvera comme chez lui: car les Prussiens ont, sur les droits des minorités, des notions absolument analogues à celles qui règnent dans la *banner province* et la *Queen City* de notre cher "pays de liberté". Néanmoins, les Prussiens, tout barbares qu'ils sont, ont un certain vernis de culture intellectuelle: ils ont des notions pédagogiques modernes. C'est ce qui fait que, partant du même point de vue que leurs émules d'Ontario, et visant au même but, ils font à l'école un usage plus complet et plus intelligent de la langue maternelle des enfants qu'ils veulent assimiler.

Il est tout de même bizarre de penser qu'à l'heure où se prêche partout la guerre sainte contre le Teuton, tyran de l'Europe, les conquis de 1870, écrasés sous la botte du Prussien, ont plus de liberté, en matière d'enseignement, que les Canadiens français de l'Ontario, sous l'égide des "libres institutions britanniques" et d'une constitution qui reconnaît l'égalité absolue de la langue française et de la langue anglaise!

Si les ministres d'Ontario sont absolument décidés à maintenir le régime prussien, au moins qu'ils l'appliquent d'une manière aussi intelligente que les Prussiens!

Henri Bourassa.

A DROITE ET A GAUCHE

"Les services solennels qui ont eu lieu, hier, à partir de 6.15 du soir, dans toutes les synagogues de Winnipeg ont marqué pour les 15.000 Juifs, de Winnipeg, leur entrée dans l'année 5675 du calendrier Grégorien."—*Manitoba Free Press.*

Pour un tour de force, c'en est un! Et certes, les Juifs du reste de l'univers apprendront avec une grande surprise que leurs frères de Winnipeg suivent le calendrier grégorien et avec plusieurs grains que ce calendrier en est déjà à sa 5675ème année.

* * *

"Le premier contingent canadien contient un très important élément d'Anglais, d'Ecossais et d'Irlandais venus des Iles Britanniques. Il comprend beaucoup de nés au Canada aux membres sains et pleins de courage mais ils ne sont pas aussi nombreux qu'ils le seront dans le second contingent et les autres si le besoin s'en fait sentir."

Du correspondant du *Times*, de London, à Toronto, le 8 septembre 1914.

* * *

Décidément notre ministre de la milice ne plaît pas à tous. Le *Saturday Night*, de Toronto, en date du 19 septembre, le critique vertement et lui décoche d'acerbes traits. C'est ainsi qu'il écrit:

"Si un dixième des accusations portées par des officiers responsables contre le ministre de la milice sont vraies—et nous croyons qu'elles le sont—il est grandement temps que le gouvernement Borden donne au colonel Sam Hughes l'ordre de faire "volteface". ...C'est un fait bien connu que le camp de Valcartier de même que les différents centres d'activité militaire au Canada débordent aujourd'hui de mécontentement provoqué par l'incompétence et le manque de jugement du ministre de la milice."

Grâce à Dieu qu'un tel certificat de notre ministre de la milice soit frappé à Toronto! Quelle tempête si un journal français eut osé apprécier de la sorte M. le Ministre!

* * *

Paroles de bon sens:

"Ils (les Allemands au Canada) ne sont pas responsables de la guerre: ils ne la veulent pas; mais la guerre étant, leurs sympathies de race, venant du sang, se manifestent. Ils ne sauraient en être blâmés."—*Edmonton Bulletin*, 21 sept. 1914.

Il serait à souhaiter que tous nos confrères anglais usassent d'un langage aussi juste et pondéré et ne s'imaginassent point qu'en quittant sa patrie un homme rompe du coup avec ce qui en constitue l'âme nationale.

* * *

C'est par la maladie plus que par les balles, les obus et l'arme blanche que se détruisent les armées. En peu de temps une épidémie couchera au tombeau la fleur d'une armée que n'aura pu entamer les plus rudes assauts.

Même dans les campagnes où la santé des troupiers sera relativement bonne, près de quarante pour cent des morts viendront de la fièvre. Ainsi, au Transvaal, en 1910, tandis que les excellents guérillas qu'étaient les Boers, tuaient vingt-deux mille hommes, la fièvre typhoïde en enlevait quatorze mille. C'est surtout la dyssenterie, la pneumonie et la typhoïde qui sont le fléau du soldat. A moins qu'il ne soit sur ses gardes toujours, elles lui sont une menace de tout moment. A la typhoïde revient la terrible palme de la plus grande mortalité. Dans la guerre du Transvaal, sur 57,884 cas, 9,022 furent fatais.

Heureusement que les terribles effets de la typhoïde se peuvent au moins partiellement atténués par la vaccination. Ce vaccin aurait un effet tel que le taux des cas de typhoïdes de 168 chez les non-vaccinés tomberait à 2 chez les inoculés. Prévenir la typhoïde dans une armée de un million, c'est selon Sir William Osler, accroître son effectif d'un bon tiers.

* * *

Le monde a frémi d'horreur et d'indignation devant le récit des cruautés des soldats allemands commises sur des blessés, des femmes, des vieillards et des enfants et celui du saccage et de la destruction d'un centre de vie intellectuelle comme Louvain. Cela étonne et paraît incompréhensible. Et l'on serait porté à faire tomber la responsabilité toute entière de pareils actes sur le soldat allemand et à en exonérer ses supérieurs—hommes instruits et éduqués. Mais non: ils sont tous les mêmes—du fantassin au général, nous assurent les dépêches. Et l'on ajoutera facilement foi à ces dépêches en présence d'enseignements de ce genre.

Ceci est extrait de la "Nation armée", ouvrage écrit par le *maréchal* von der Goltz, célèbre professeur d'art militaire allemand chez les Turcs.

"Les Allemands, écrit-il, peuvent s'attendre à une nouvelle guerre avec la France. *Ce sera une guerre de race et d'extermination.*

"Les Français sont sans doute résolus à la soutenir à outrance. *Mais, comme ils sont un peuple de bourgeoisie, enrichie, bornée, prête au moindre revers à croire que tout est perdu, il sera facile de venir à bout de leur résistance.*

"Pour cela, il sera inutile de conquérir leur pays. *En occupant leur capitale*, leurs places fortes, etc.... on y parviendra.

"Cependant, ce résultat ne sera obtenu qu'à une condition: *il faudra employer contre eux toutes les forces disponibles, et les moyens de destruction les plus complets.*"

Quoi d'étonnant, qu'ayant reçu un tel enseignement, le soldat allemand lâche la bride à ses pires instincts.

* * *

Le *Free Press* dont la profonde horreur pour tout ce qui sentait l'ultramontanisme nous a souvent égayé en appelle maintenant au témoignage de l'ultramontaine *Action Sociale* et de quelques autres "ultramontains" contre le directeur du *Devoir*.

Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas!

* * *

Le *Free Press*, pour une fois, dit vrai. Il a publié en entier, à notre demande, un de nos articles. Seulement, il aurait pu ajouter que l'exactitude de sa traduction nous a fourni la preuve qu'il avait volontairement faussé le texte d'une communication de l'abbé Bouillon aux journaux de la province de Québec afin d'ameuter la population anglaise de cette province contre les écoles bilingues-françaises.

* * *

Quand donc le *Free Press* se décidera-t-il à rétracter l'accusation portée par lui contre l'*Action Sociale* d'avoir prôné la forné la formation d'une province polonaise au Manitoba?

Allez-y vertueux confrère! Paragon de vertu et de scrupuleuse honnêteté!

N'oubliez pas d'ajouter que l'*Action Sociale* n'avait pas écrit l'article en question.

* * *

Nous serions reconnaissants au *Free Press* s'il voulait nous donner la formule de la "bénédiction' avec laquelle M. Bourassa accueillit la fondation de notre journal.

* * *

A la dernière heure, on nous apprend qu'il est faux que la rédaction du *Telegram* se soit enrôlée en entier. Faux aussi que le rédacteur en chef du *Free Press* soit à liquider toute sa fortune pour la verser au fonds de guerre canadien.

* * *

Qui l'emportera de la guerre ou du choléra qui vient de faire son apparition chez les blessés autrichiens.

* * *

Le nez fourré dans sa propre turpitude et ne pouvant nier que M. Bourassa a écrit que "Le Canada, nation anglo-franaise, liée à l'Angleterre et à la France par mille attaches ethniques, sociales, intellectueles, économiques, a un intérêt vital au maintien de la France et de l'Angleterre, de leur prestige, de leur puissance, de leur action mondiale", le *Free Press* se défend en soutenant que l'auteur de ces lignes voulait dire autre chose.

Bah! confrère, cessez donc de prêter votre hypocrisie aux autres.

* * *

"The *Free Press* has not before it the recent writings of Mr. Bourassa..."

Alors que ne se ferme-t-il? Comment peut-il prétendre transmettre à ses lecteurs la pensée de M. Bourassa s'il n'a pas les articles où elle s'est exprimée?

* * *

Pendez Sam Hughes! Oh! le déloyal bonhomme qui ne veut pas croquer du canadien-français.

"L'honorable Sam Hughes, ministre de la Milice, a déclaré au colonel Labelle que le nombre des Canadiens français enrôlés dans le contingent a *dépassé ses espérances* et qu'il est très satisfait quant au nombre et à la condition physique de nos compatriotes."—Le *Canada*, Montréal.

En voilà, un certificat! Et du bouillant et loyal Sam!

Une des dernières de la manie

* * *

du loyalisme aigu.

Le *Morning News*, de Moose Jaw, s'étant permis de douter de l'exacte véracité de tous les rapports qui nous parviennent touchant les cruautés commises par les soldats allemands, son confrère, le *Times*, l'accuse tout uniment de déloyauté et d'être pro-germain.

Poussez-vous, charmant *Free Press*, et trouvez mieux. Cela vous enfonce.

* * *

Un intéressant jugement vient d'être rendu à East Kootenay, Colombie-Anglaise: les citoyens des nations en guerre avec la Grande Bretagne et actuellement au Canada ne peuvent être naturalisés. Ils sont des ennemis en territoire canadien et doivent être traités comme tels.

* * *

On connaît le mot fameux du général américain Sherman "War is hell". Une revue américaine en publie une version revisée et corrigée: "War is Prussia".

* * *

Le *Herald*, de Calgary, demande la fermeture des clubs allemands de cete ville parce qu'ils seraient une "menace pour la ville et un brandon de discorde pour leurs membres, les femmes et les familles de ces membres."

Et si ces Allemands ont été naturalisés sujets britanniques et s'abstiennent de manifestations pro-germaines?

* * *

Le *News*, de Toronto, se prononce contre la tentative d'expulsion(?) du Canadian Club dont on menace M. Bourassa dans les termes suivants:

"Durant la guerre Boer, Lloyd George condamna fortement et continuellement la conduite de la Grande Bretagne à l'instar du chef reconnu du parti libéral anglais. M. John Redmond et ses nationalistes se réjouirent des victoires boers. Mais les uns et les autres gardèrent leur siège au Parlement..."

* * *

Rien n'est si comique que la vie si ce n'est les exploits d'un loyalisme ignorant et tapageur.

La semaine dernière, tous nos journaux ont publié une dépêche de Montréal annonçant que le Canadian Club allait expulser de ses rangs M. Bourassa afin de le punir de son anti-britannisme (?). Depuis, zut... Silence absolu sur cette grande exécution patriotique. Les journaux de l'Est nous arrivent mais avec quelque chose de bien plus drôle que la dépêche à nos journaux: une lettre de M. Bourassa au comité exécutif du Canadian Club qui étudie la motion d'expulsion du directeur du *Devoir*.

"Inutile de perdre votre temps à délibérer, écrit M. Bourassa aux membres de ce comité. Cela ne vous avancerait guère. Pour être expulsé du club il faudrait que j'en fisse partie. Cela, je le refusai le 8 avril dernier parce que, de fait, votre club n'est pas canadien, ne faisant point une part équitable aux deux langues officielles de ce pays, le français et l'anglais."

Ce qu'il a dû frémir, ce M. Bourassa! Menacé d'être expulsé d'un club dont il ne fait point partie. Brrr...

* * *

La dernière découverte de la *Tribune*:

"Les Canadiens français d'Ontario voudraient, grâce à la guerre actuelle, imposer la reconnaissance des écoles séparées dans cette province."

Evidemment, notre confrère est en avant de son temps. Les mortels d'aujourd'hui, un peu renseignés sur l'histoire d'Ontario, savent que les écoles séparées y existent et que ce pour quoi luttent les Canadiens français, en Ontario, c'est le maintien de l'école bilingue.

Mais il est bien permis à un grand journal comme la *Tribune* d'ignorer même ce qui se passe dans la province voisine.

* * *

Un petit remède radical pour le rétablissement de la concorde au Canada:

C'est, selon l'*Orange Sentinel*, "de faire de l'agitation afin d'obtenir qu'on amende l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord de manière à faire de l'école publique le seul système d'éducation primaire aidé par l'Etat. ...... Cela seul créera un Canada uni."

* * *

Sir Edward Carson qualifie de "rébellion contre les lois des nations, faites dans les intérêts de l'humanité" la conduite actuelle de l'Allemagne.

Vraiment, Carson a de déconcertantes notions sur la rébellion.

* * *

Selon le correspondant du *Star* de Montréal, 5.070 "Ulstermen" s'étaient enrôlés à la date du 17 septembre.

A peine un vingtième des cent mille volontaires que Sir Edward Carson se vantait de lancer contre les troupes du gouvernement anglais s'il voulait mettre en vigueur une loi qu'il avait votée.

* * *

"Les Canadiens franais d'Ontario sont des rebelles", dit l'*Orange Sentinel.*

Cela au moins sent la modération de la part d'une feuille qui a encouragé Carson et ses "loyales" troupes à résister aux soldats du gouvernement anglais si le Home Rule s'appliquait à toute l'Irlande.

* * *

L'Action Sociale publie une excellente communication d'un vieux troupier sur l'échec partiel du recrutement du dernier contingent dans Québec.

Ici, on a demandé, dit-il, l'engagement volontaire de nos soldats et pour l'obtenir on a envoyé des *recruteurs* dans les différents centres.

C'est à des Anglais qu'on a confié cette mission et les Anglais ont recruté parmi les leurs. Quels sont les Canadiens français à qui on a donné semblable mission?

On a bien demandé à quelques commandants de régiment de vouloir s'acquitter de cette besogne, tout en leur disant qu'ils ne seraient pas remboursés de leurs frais de déplacement. La conséquence? ils sont restés chez eux.

Mais la faute initiale, à mon avis, ça été de n'avoir pas formé un noyau canadien-français comme base de recrutement, de n'avoir pas créé, dès le début, une brigade canadienne-française, dans laquelle nos compatriotes auraient été si heureux de prendre du service.

Croyez-vous, en bonne vérité, qu'un Canadien français, surtout parmi notre population rurale, consente volontiers à s'enrégimenter dans un corps purement anglais, sous des officiers qui ne sont pas de sa race et qui généralement ont le *dam frenchman* en aversion?

Dans mon village, je connais trois types, excellents miliciens, qui auraient aimé s'enrôler, mais qui refusent obstinément d'être noyés dans un régiment anglais pour y devenir les bêtes de somme de leurs camarades anglais. "Ce que nous connaissons des Anglais d'Angleterre nous encouragerait, m'ont-il dit, à nous engager dans un corps anglais, mais entrer dans un corps canadien-anglais? jamais. Nous savons trop comment les Anglais du Canada et d'Ontario surtout, traitent les Canadiens français pour consentir à servir directement sous leurs ordres."

Pourquoi le gouvernement, s'il voulait nous avoir, n'a-t-il pas créé une brigade française? Nous y serions entrés en foule."

N'avaient-ils pas raison?

N'allez pas demander à un Canadien français de nos campagnes, qui ne parle pas l'anglais, d'abandonner son village, ses amis, sa patrie, pour disparaitre sans gloire dans une organisation qu'il sait lui être hostile, où les corvées, les peines, les misères, les tracas de toutes sortes seront son lot quotidien, où tout avenir lui est d'avance fermé parce qu'il ne sera jamais de la même pâte de ses officiers et de ses sous-officiers.

Quand on voudra nous avoir pour défendre l'Angleterre qu'on commence par nous rendre la vie endurable en nous donnant à nous ce que l'on offre aux autres, la société, la camaraderie de gens que nous connaissons, avec lesquels nous sympathisons, qui sont de notre race, enfin.

Il n'y a pas lieu d'être surpris si les Canadiens français ne répondent pas à l'attente de ceux qui savent les ignorer complètement et qui, dans l'organisation de quatre brigades, n'ont pas même pensé à en offrir une à nos compatriotes, qui auraient pu alors y trouver un milieu convenable et l'occasion de témoigner de leur amour pour l'Angleterre et la France, sans être obligés d'être les serviteurs des fanatiques qui refusent aux nôtres la liberté de parler leur langue ou de la transmettre à leurs enfants.

Voilà tout le secret de notre abstention."

SERGENT A DIX-SEPT ANS!

Trait d'héroisme belge

Il venait de quitter le collège, le petit Van der Born, et s'était engagé comme volontaire trois mois avant la guerre. En raison de constitution faible et délicate, il n'avait pas fait grand'chose encore. Il fut néanmoins créé caporal, rapport à son instruction, et partit un soir avec sa patrouille de vingt hommes dans la banlieue de Liège.

Dès la première nuit il rencontra un détachement d'uhlans. Ses hommes veulent se cacher ou rebrousser chemin: le petit caporal les retient. Il préfère combattre, dit-il, et il commande:

"Première compagnie: feu!"

Quatre Prussiens tombent pour ne plus se relever. Les autres reculent; ils s'imaginent avoir devant eux un demi régiment de Belges.

Van der Born change sa voix, et crie de façon à être bien entendu des Allemands:

"Deuxième compagnie: feu!"

Six ou sept autres uhlans mordent la poussière. Le reste, ne tenant aucunement à essuyer le feu de la troisième compagnie, s'éparpille.

Reste un officier. De la gauche il serre un drapeau, de la droite il crispe un revolver. Le petit caporal ne tient pas à être tué; il vise froidement, et abat l'officier.

..La patrouille alors s'approche, et l'on constate que c'était un officier supérieur de l'armée allemande, parti en reconnaissance. Il respire encore. Comme Van der Born se dispose à le faire transporter à Liège sur une civière improvisée, l'officier rend l'âme...

Alors le petit caporal, s'emparant du drapeau, du revolver et du casque à pointe de sa victime, s'en retourne vers son régiment.

La nuit même, ses galons de caporal sont changés en ceux de sergent.

Mais l'émotion triompha aisément de ce corps frêle d'enfant, et le petit sergent gît aujourd'hui sur un lit d'hôpital à Gand, en Flandre.

..Corneille n'a-t-il pas dit quelque part:

............aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années?

P. de Mangeleere, s.j.

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondements.

* * *

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

* * *

La raison et la liberté sont incompatibles avec la faiblesse.

* * *

La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

* * *

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

LES TROUPES DU TSAR MENACENT CRACOVIE

Leur avant-garde est déjà aux portes de la ville. — La cavalerie russe poursuit les fuyards autrichiens, leur infligeant de fortes pertes

Londres, 25.—Une dépêche de Pétrograde, reçue par l'agence Central News, dit que l'avant-garde russe est déjà entrée en contact avec les troupes autrichiennes devant Cracovie.

* * *

Pétrograde, 25.—Un communiqué officiel publié aujourd'hui par l'état-major général, annonce:

"Le 21 septembre, les troupes russes ont pris d'assaut les fortifications de Jaroslaw, ville située sur la rive droite de la rivière San. Les Russes s'emparèrent de 20 canons, malgré la forte résistance offerte par l'ennemi qui fit sauter le pont de la San. Deux jours avant, les Russes avaient occupé Stamoriasto, Przeworsk et Lancut (au nord et à l'ouest de Jaroslaw).

La cavalerie russe poursuit la retraite de l'arrière-garde autrichienne, en infligeant de fortes pertes, malgré que les Autrichiens aient détruit de nombreux ponts.

"Le nombre des prisonniers et des canons saisis augmente chaque jour.

"La démoralisation de l'ennemi est prouvée par le pillage et la panique dans leur retraite. Les prisonniers admettent unanimement que la majorité de leurs officiers sont tués ou manquants, et que les soldats se sentent perdus.

"Les régiments russes, nouvellement formés, se sont couverts de gloire, combattant côte à côte avec les vieux soldats."

* * *

Londres, 25.—Le correspondant de l'agence Reuter à Pétrograde, dit:

"Les troupes russes occupant Seniawa, à 30 kilomètres environ au nord-ouest de Jaroslaw, ont constaté que la ville avait été pillée par les Autrichiens. Un grand nombre de soldats autrichiens ont été faits prisonniers."

* * *

Paris, 25.—Le "Matin" signale dans une dépêche venant de Pétrograde, que les Allemands qui avaient repoussé le général Rennenkampff en Russie, ont subi une grande défaite à Subir. Les Russes ont réoccupé Soldau, en Prusse orientale, sur la frontière polonaise. On signale que les Allemands évacuent la Prusse orientale pour renforcer la ligne de Than à Kalisz.

* * *

Londres, 25.—Une dépêche de Pétrograde au "Morning Post", annonce que tous les efforts des troupes austro-allemandes près de Przemysl, qui devaient effectuer une jonction avec les autres armées vers l'ouest, ont échoué, les Russes ayant atteint la rivière Wislok.

La dépêche ajoute:

"Au sud de Przemysl, les opérations russes sont dirigées de manière à capturer Khyruv, gare d'embranchement de 30 kilomètres environ au sud de Przemysl, ce qui coupera complètement la dernière forteresse autrichienne de Galicie de toutes les communications par voie ferrée, et permettra aux Russes d'être maîtres de toutes les routes se dirigeant sur Cracovie, et des lignes passant en Hongrie.

"La position que tiennent à présent les Russes, indique le recul des forces autrichiennes directement sur Cracovie.

"On croit cependant, que l'investissement de Przemysl, est à peu près terminé, et que dans une semaine au moins, parviendra la nouvelle de l'écroulement final, des forces austro-allemandes."

ST-BONIFACE

L'échevin Kenny a été nommé pro-maire.

* * *

Les employés civiques ont décidé de contribuer cinq pour cent de leur salaire au Fonds Patriotique. Cela fera une contribution mensuelle de $300.

* * *

Afin de donner de l'ouvrage cet hiver, le Conseil a décidé de créer plusieurs patinoirs ouverts dans le sud de la ville.

* * *

Mgr l'Archevêque est de retour à l'archevêché après avoir passé une quinzaine à l'hôpital pour se reposer des fatigues de la visite pastorale.

* * *

Mgr Béliveau a commencé la visite de la paroisse. Elle se fera rapidement si le temps est favorable.

* * *

M. l'abbé Moreau, secrétaire de Sa Grandeur, sera ordonné diacre demain matin et prêtre dimanche prochain dans la chapelle du Petit Séminaire.

* * *

MARIAGES

22 septembre. Angus McVaiesh de Stony Mountain, à Marguerite-Emma Daigneault, de Stony Mountain.

22 septembre. Gaspard Léger, de Valleyfield, P. Q., et Adèle Lavallée, de Saint-Lazare, Man.

* * *

BAPTEMES

22 septebre. Marie-Irène, fille de Eugène Léonard et de Stéphanie Lamoureux. Parrain, Hormisdas Lamoureux; marraine, Philomène Lamoureux.

27 septembre. Joseph-Henri, fils de Joseph-T. Hamel et de Antoinette Defossés. Parrain, Arthur Saint-Laurent; marraine, Emma Défossés.

* * *

SEPULTURES

23 septembre. Marie-Jeanne, fille de Jules Guay, âgée de neuf mois.

25 septembre. Georges King, à l'âge de quatre-vinkt-quatorze ans.

BLESSURES DE GUERRE

Il y a quelques jours, dans une communication faite à l'Académie des sciences, M. le médecin-inspecteur général Delorme, membre de l'Académie de médecine, traçait à grands traits, avec une science remarquable et la plus certaine opportunité, la technique actuelle de la chirurgie de guerre, qui doit être avant tout "conservatrice".

Il n'est pas sans intérêt, à ce propos, de faire connaître les résultats importants obtenus dans l'armée grecque, au cours des deux guerres balkaniques, grâce à l'application générale de cette méthode. Il importe de rappeler qu'elle est essentiellement française, et qu'elle avait été recommandée à tous les médecins de l'armée hellénique par le médecin principal Arnaud, dont la haute compétence fut d'un si grand prix dans la réorganisation et la direction du service sanitaire de l'armée grecque, qui lui avaient été confiées.

Le tableau que voici a la valeur d'une éclatante démonstration:

1re guerre.—Nombre de blessés: 15,969; Décès consécutifs aux blessures 271; proportion p. 100: 1.19.

2e guerre.— nombre de blessés: 24,139; décès consécutifs aux blessures: 350; proportion p. 100: 1.45.

Totaux et moyenne.—Nombre de blessés: 40,108; décès consécutifs aux blessures: 621; proportion p. 100: 1.32.

La lecture de ces chiffres est plus édifiante. Ils expriment "la plus faible mortalité qui ait jamais été enregistrée" à la suite des blessures de guerre. De si brillants et si exceptionnels résultats sont évidemment dus à l'organisation et au fonctionnement méthodiques du service de santé, à la rapidité des premiers secours, aux larges ressources hospitalières créées pendant la guerre, à l'abondance et à la qualité des matériaux de pansement.

Il n'est pas douteux que les mêmes résultats ne soient obtenus dans notre armée.

OBLIGATION MORALE

(Le *Devoir*)

L'*Action Sociale* vient d'entrer en lice dans le débat que ne pouvait pas ne pas faire naître notre situation de possession anglaise autonome en présence du conflit actuel. Elle a bruyamment affirmé notre "obligation morale" a y participer.

Voici la seconde partie de la réponse d'un collaborateur du *Devoir* à cette prétention:

Je me suis efforcé jusqu'ici de prouver *directement* que la thèse de l'*Action Sociale* est insoutenable. Mais, supposé que mon argumentation péchât par quelque endroit, la fausseté de la thèse ne laisserait pas que de ressortir encore par les contradictions où se trouve acculé le journal en la défendant. Voici:

1ère contradiction:—Notre obligation morale, écrit-il, "repose sur un devoir rigoureux, le devoir d'obéir aux puissances établies par Dieu pour gouverner la société. Notre obéissance au pouvoir établi est un devoir de notre religion, une vertu de notre foi."

Plus loin nous lisons à propos de notre participation à la guerre: "Sans doute nous n'y sommes pas tenus en vertu d'un ordre ou d'un commandement que l'Angleterre ne nous a pas donné."

Mais s'il n'y a pas de commandement, comment peut-il être question d'obéissance au pouvoir établi? L'obéissance, que je sache, suppose le commandement. Il y a donc pour nous obligation: c'est la thèse générale de l'*Action Sociale;* et il n'y en a pas, puisque ce qui, d'après elle, en serait le fondement, n'existe pas.

2ème contradiction:—L'*Action Sociale* admet "que nous ne sommes pas obligés de participer habituellement en hommes et en argent à toutes les guerres petites ou grandes où l'Angleterre peut se trouver engagée." Elle serait même prête à la résistance armée en cas d'abus de l'Angleterre à ce sujet.

Je ferai remarquer en passant que les sujets anglais habitant l'Angleterre, eux, y sont obligés. C'est donc à tort que l'*Action Sociale* ne cesse d'établir parité d'obligations entre les Canadiens et les Anglais vis-à-vis de la métropole. Poursuivons la citation:

"Mais antérieurement à la constitution canadienne et aux commandements explicites de l'Angleterre, nous avons le devoir d'accorder à la métropole, dans de justes et équitables proportions, le concours dont elle a besoin de notre part pour défendre ses droits, maintenir ses positions acquises et accomplir ses obligations. Nous lui devons ce concours comme tout sujet le doit à son souverain et tout citoyen à sa patrie (!!) lorsqu'il est devenu nécessaire."

Voilà! Or, nommez-moi une seule guerre où l'Angleterre ne peut prétendre avoir ou des droits à défendre, ou des positions acquises à maintenir, ou des obligations à accomplir?

Et alors? Alors, en vertu de ce principe, nous serions donc tenus de participer, non pas habituellement mais *toujours*, à toutes les guerres de l'Empire. Et cela, remarquez-le bien, "*antérieurement même au commandement explicite de l'Angleterre*". . . . .

Pour le coup, nous avons plus d'obligations et moins d'autonomie que l'Anglais d'Angleterre lui-même vis-à-vis de la métropole. Car au moins, il n'est pas obligé, lui, de prévenir l'ordre de son gouvernement pour se mettre l'arme au bras et entrer en campagne. Il lui est conséquemment plus facile de satisfaire aux exigences de sa conscience et de faire son salut.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup à dire, je m'arrête croyant avoir suffisamment atteint le but que je me suis proposé. Mon seul regret est d'avoir eu à combattre un journal que j'estime et que j'admire dans les belles luttes qu'il livre habituellement pour les meilleures causes.

La cause qu'il soutient actuellement peut, elle aussi, être excellente en soi; mais il ne faut pas la défendre au moyen de thèses et d'arguments fallacieux propres à mêler les idées et à troubler les consciences.

UNE FAMILLE EPROUVE

Trois des fils du général de Castelnau sont tombés sur le champ de bataille

Bordeaux, 23.—En apprenant dernièrement que son fils Xavier avait été tué sur le champ de bataille, aux côtés de son père, Mme Castelnau, femme du sous-chef de l'état-major général, avait dit à une de ses amies:

—J'avais quatre fils dans l'armée et je sens que je ne les reverrai pas. Seul mon mari me reviendra, car il n'a pas le droit de mourir."

Aujourd'hui, Mme de Castelnau a appris que son fils Gerald, lieutenant au 7e d'infanterie, est mort au champ d'honneur et qu'un troisième a été blessé.

LA DEROUTE DES TROUPES AUTRICHIENNES

Les Russes poursuivent les fuyards autrichiens sans rencontrer de résistance. — L'importance de la prise de Jaroslaw

Pétrograde, 24.—L'état-major général a publié ce soir le bulletin suivant:

"En continuant à poursuivre les Autrichiens en déroute, les troupes russes sont arrivées jusqu'à Rzeszow.

"Dans la région de Przemysl, les Russes continuent leurs opérations avec succès.

"En Prusse orientale, les troupes russes sont en contact avec l'ennemi, mais la bataille n'est pas encore engagée."

* * *

Pétrograde, 24.—Un communiqué officiel du grand duc Nicolas, commandant en chef des troupes russes, après avoir annoncé la capture de la ville fortifiée de Jaroslaw, fait savoir qu'il n'y a aucun changement dans la situation sur la frontière nord-ouest.

L'empereur Nicolas a conféré la croix de l'ordre de Saint-Alexandre Newsky au général Ivanoff, pour la bravoure dont il a fait preuve durant les dernières batailles.

* * *

Londres, 24.—Le correspondant du "Post" à Pétrograde, commentant la presse de Jaroslaw, dit:

"La prise rapide de Jaroslaw, indique la condition de l'ennemi et facilite l'attaque de Przemysl. On signale que les désertions des soldats appartenant à l'armée autrichienne sont très nombreuses, et que les Allemands n'ont aucune confiance en leurs alliés; ils insistent pour que la ville de Przemysl soit occupée par les forces allemandes.

"Jaroslaw était, au commencement de la guerre une forteresse considérable et parfaitement armée. La ville est à cheval sur la rivière San, avec trois forts sur une ligne de 6 kilomètres environ sur la rive droite, et seize forts sur une ligne de 7 kilomètres environ sur la rive gauche. La ville a été fortement fortifiée récemment et possédait de fortes munitions et approvisionnements de toutes sortes.

"Aucun renseignement sur la bataille et sur le butin saisi par les Russes n'est parvenu."

Une dépêche de Pétrograde à l'agence Reuter, dit que les chemins de fer conduisant à Przemysl sont entre les mains des Russes et que les Autrichiens se retirent derrière les forts de Przemysl.

Des rapports interceptés, dit la dépêche, montrent que Przemysl n'est pas préparé pour soutenir un siège.

COMMENT ILS SAVENT MOURIR

Deux lettres

Il était parti pour la frontière, parmi les premiers, avec un beau sourire de jeunesse.

Depuis quinze jours, ses parents, habitant Paris, n'avaient reçu aucune nouvelle. Et voici que, de Belgique, une lettre arrive. Mais ce n'est pas son écriture.

Angoissée, la mère ouvre l'enveloppe. Une autre enveloppe apparaît tout de suite et, cette fois, c'est lui, l'adresse est tracée par lui d'une main ferme.

Et, négligeant la lettre étrangère, les parents s'empressent d'abord vers son écriture.

C'est bien lui!

"Mes chers parents.

"Si vous recevez cette lettre, c'est que j'aurai été tué. Ne me pleurez pas, puisque mon sort est le plus beau que puisse rêver un Français: mourir pour son pays un soir de victoire. Car nous serons vainqueurs, j'en suis sûr: nous avons le droit et la confiance de notre côté.

"J'aurai ainsi fait man devoir jusqu'au bout et j'espère que ma mort aura été utile à mon pays.

"Je ne regrette rien, sinon la peine que vous aurez tous.

"Mais vous vous consolerez en pensant que, Français, j'ai tout donné à mon pays et que, catholique, je suis mort après m'être réconcilié avec Dieu.

"Ma dernière pensée aura été pour vous.

"R. H..., brigadier au ...dragons."

Alors, anéantis par l'indicible douleur qui les étreint, qui a brisé leur âme, les parents se retournent vers l'autre lettre, pour tout savoir.

C'est un curé de campagne, le curé de Mirwart,—le petit village belge,—qui leur apprend, avec tous les ménagements possibles d'une pitié et d'une admiration lointaines, l'atroce et magnifique vérité.

Au cours d'une reconnaissance dans un bois, les dragons avaient été surpris, fusillés à bout portant par des ennemis embusqués. Trois seulement avaient échappé aux balles. Tous les autres étaient tombés, morts ou mourants, et les Prussiens avaient foncé sur ces hommes abattus, pour achever lâchement leur besogne.

Blessé à la jambe, mais ne voulant pas qu'il n'y eût là que du sang français, R. H... s'était relevé et il avait chargé, "tout seul". Et, dans un moulinet terrible de son sabre, il avait tué, avant de succomber sous les baïonnettes lancées contre lui.

Le soir, on avait recueilli les cadavres.

"La figure de votre fils était calme et sereine, écrivait le curé de Mirwart. Cette lettre, trouvée sur lui, vous portera son adieu. Son corps n'est pas perdu. Il repose dans le petit cimetière de mon village. Vous viendrez à sa tombe après la guerre."

Il y aura beaucoup d'histoires de ce genre à raconter, car voici l'heure de la moisson d'héroïsme. Il faut n'en oublier aucune et les savoir de toute notre âme.

LES ATROCITES ALLEMANDES

Récit d'un Américain, témoin oculaire des actes de barbarie commis par les soldats du kaiser.

Après le mouvement de retraite que nous dûmes effectuer il y a quelques jours en Lorraine, plusieurs villages de la frontière, situés en territoire français, furent envahis par des détachements allemands et les soldats se conduisirent partout comme des sauvages. Un habitant d'un de ces villages, qui put fuir après bien des angoisses avec sa famille, a fait, à un reporter de la "Liberté", le récit de scènes atroces:

"Lorsqu'ils rentrèrent dans ce village, situé à 14 kilomètres à l'est de Pont-à-Mousson, le lieutenant commandant le détachement ordonna au maire d'apporter à la mairie "toutes les montres" qu'il pourrait trouver.

—Je veux récompenser mes soldats, dit-il, ça les amusera."

Quand le maire eut rapporté toutes les montres trouvées dans le village, le lieutenant le fit fusiller, estimant qu'il n'y en avait pas assez.

Ce meurtre fut le commencement d'un vrai carnage. La soldatesque se précipita dans les rues embrochant les enfants et fusillant tout ce qui se trouvait devant elle.

—J'ai vu, dit le témoin, la petite fille de ma soeur, âgée de 4 ans, étendue à terre, dans une mare de sang."

Affolés, les habitants se réfugièrent dans les caves.

—Nous entendions les bruits des pas des Allemands au-dessus de nos têtes. Les misérables, avec des bottes de paille et du pétrole, mettaient le feu dans toute la maison. Et pendant deux jours, nous avons entendu jour et nuit les murs et les cloisons qui s'effondraient sur nos têtes."

Plusieurs personnes se trouvaient dans la cave, entr'autres la femme et la fille de notre interlocuteur. Le troisième jour, les soldats crièrent aux habitants qu'ils pouvaient sortir. Beaucoup, affamés, s'engageaient déjà hors des caves, quand ils furent accueillis par une fusillade et la chasse aux habitants recommença. En somme, eurent seuls la vie sauve ceux qui restèrent dans les caves jusqu'à l'évacuation du village par les Allemands.

Une jeune femme qui arrivait de l'est, d'un village du territoire annexé, nous disait que, le soir de la déclaration de guerre, le garde-champêtre annonça aux habitants "que l'empereur faisait savoir à ses sujets que la France venait de déclarer la guerre à l'Allemagne".

Ainsi, ils allient le mensonge à leur sanguinaire barbarie.

LES BRAVES

La mort héroïque d'un brigadier de dragons

Paris, 23.—Le dernier ordre du jour de l'armée, publié hier soir, est rempli d'actes d'héroïsme, mais indique, en même temps, quel a été le prix de nos récents succès et des revers précédents.

Le lieutenant Naquet, du 258e régiment d'infanterie de réserve, est porté à l'ordre du jour avec cette mention: "Quoique blessé, il continua à diriger, avec énergie, sa compagnie dont tous les officiers avaient été tués ou blesssés."

L'adjutant Dète, du 69e d'infanterie, est resté à la tête de sa section, sous le feu le plus violent, jusqu'à ce que tous ses hommes aient été blessés. Saisissant alors un fusil des mains d'un des blessés, il fit le coup de feu pendant que sa section battait en retraite et fut tué par un éclat d'obus.

L'ordre du jour cite aussi le général Mangin, qui s'était déjà couvert de gloire au Maroc; le général Bataille, tué le 8 septembre, après avoir fait preuve du plus merveilleux sang-froid et de la plus grande bravoure; le brigadier de dragons Voituret, qui, mortellement blessé, cria: "Vive la France! Je meurs pour elle! Je suis heureux!" et mourut en essayant de chanter la "Marseillaise"; le lieutenant Blanc, rédacteur de l'agence Havas, qui est cité pour sa brillante conduite dans la bataille du 29 août.

La grande proportion d'officiers français tués ou blessés tient, dit-on, aux deux causes suivantes: le zèle des officiers et les ordres donnés aux hommes de l'infanterie allemande de les viser de préférence.

LE DOSSIER DES CRIMES ALLEMANDS

Un nouveau rapport de la commission belge à Louvain

Londres, 25.—La troisième partie du rapport de la commission belge, qui a reçu mission de faire une enquête sur les violations des lois internationales commises par les Allemands, a été reçue à Londres. Il complète les rapports précédents, qui ont été publiés par le bureau officiel de la presse le 26 août et le 16 septembre.

Le rapport reçu aujourd'hui réfute la version allemande qui accuse les habitants de Louvain d'avoir causé la destruction de leur ville en tirant sur les Allemands.

Voici des extraits de ce rapport:

"Les habitants de Louvain n'ont pris aucune part au combat. De plus la destruction de la ville a eu lieu onze jours après que les troupes belges l'avaient évacuée. Des témoins déclarent que les premiers coups de feu furent tirés par des soldats allemands ivres sur leurs propres officiers.

"Un autre fait bien établi est le suivant:

"Environ 8,000 hommes, femmes et enfants, furent enfermés le 28 août par le 162e régiment d'infanterie allemande dans le manège de l'école de dressage de Louvain. On les y fit passer la nuit dans un espace si étroit qu'ils furent tous obligés de rester debout.

"Leurs souffrances furent telles que plusieurs enfants expirèrent dans les bras de leurs mères et que plusieurs femmes perdirent la raison.

"Un grand nombre de villages, situés dans le triangle formé par Vilvorde, Malines et Louvain, ont été livrés au pillage et en partie détruits par le feu, leur population dispersée, et les habitants, arrêtés à tort et à travers, ont été fusillés sans autre forme de procès, dans le but d'inspirer la terreur et d'obliger les survivants à émigrer.

"Ce fut le cas notamment à: Sempst, Weerde, Holstade, Wespelaer, Wilsèle, Bueken, Eppeghem, Wackerzeele, Roselaer, Werchtel, Thirdonck, Boortmeerbeek, Houthem et Tremeloo.

"Dans tous ces villages, les femmes qui avaient été incapables de se sauver, furent exposées aux instincts brutaux des soldats allemands. Nous sommes certains qu'une enquête internationale, semblable à celle qui a été faite dans les Balkans par la commission Carnegie, établirait l'authenticité de nos assertions."

Département des patrons



L'ample blouse de ce costume se rattache à un empiècement sans couture avec épaules tombantes. Au collet se trouve une petite chemisette mise en relief par un collet renversé. Les manches peuvent être longues ou courtes. La jupe en trois morceaux peut avoir la ceinture régulière ou haute et ferme sur le devant. Libre de froncer. Le taffetas, la mousseline et la serge peuvent être employés pour ce genre de costume de même que d'autres tissus.

Le patron No 6,724 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande $3\frac{7}{8}$ verges d'un tissu de 44 pouces avec $5\frac{1}{4}$ verges d'un ruban de 6 pouces pour le collet, la ceinture, les manchettes, et $\frac{1}{4}$ de verge d'une bordure de 11 pouces pour le plastron.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Des matinées simulant la surblouse sont ce qu'il y a de plus populaire cette saison. Dans ce patron, la manche ample est jointe au moyen d'une emmanchure très large s'étendant jusqu'à la ceinture et avec une couture au bord de la blouse. Le cou est orné d'un joli collet laissant la gorge découverte sur le devant. Cette blouse ferme sur le devant au centre.

Le patron No 6,740 est pour mesures de buste de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 2 verges d'un tissu de 40 pouces de large et $4\frac{1}{2}$ verges d'une large bordure pour le collet et les manchettes.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LES SUCCES RUSSES EN GALICIE

Les troupes du tsar occupent la position fortifiée de Jaroslaw. — La route de Cracovie leur est ouverte

Pétrograde, 23.—"Les troupes russes ont occupé la place forte autrichienne de Jaroslaw, dit un communiqué officiel publié aujourd'hui.

"Le drapeau russe flotte à présent sur la ville."

* * *

Pétrograde, 23.—La prise de Jaroslaw est considérée par l'état-major général comme une victoire très importante, qui fait présager la chute de Cracovie dans un bref délai.

Jaroslaw est un noeud de chemin de fer important. Un pont, jeté sur le San, près de la ville, commande le passge de cette rivière.

Jaroslaw est situé à 27 kilomètres au nord-ouest de Przemysl et est sur la ligne du chemin de fer de Lemberg à Cracovie.

* * *

Londres, 23.—Le correspondant du "Post" à Pétrograde envoie le communiqué suivant sur la situation militaire à Cracovie:

"La population fuit déjà de Cracovie. Une partie des livres de la bibliothèque de l'université a été placée en lieu sûr.

"Les volontaires polonais qui ont été enrôlés pour la défense de Cracovie ont refusé de se battre contre les Russes, donnant comme prétexte qu'ils préfèrent voir la guerre désoler une autre partie de l'Autriche que les environs de Cracovie. Ils semblent désirer, en agissant ainsi, que cette dernière ville soit rendue à la Russie."

* * *

Rome, 23.—Une dépêche reçue de Pétrograde dit que les dépêches annonçant les dernières défaites des Autrichiens ont fait croire à l'état-major général russe qu'il sera impossible à l'Autriche de prendre l'offensive en Galicie jusqu'au printemps prochain.

* * *

Rome, 23.—Des dépêches de Vienne annoncent que la ville est remplie de blessés et de soldats revenus de la guerre avec des maladies infectieuses, ce qui a rendu nécessaire la construction, dans la banlieue de la ville, d'un immense camp où sont soignés les blessés.

Une dépêche envoyée de Vienne au "Giornale d'Italia" dit que si l'on en croit le "Zeit", le prince de Wied est sur le point d'abdiquer et de renoncer ainsi au trône d'Albanie et qu'il prépare une proclamation à la nation albanaise.

"Plus tard, ajoute le "Zeit", il entrera au service de l'armée allemande.

UN COMBAT EN ALSACE

Dans le village de Rixhei

Voici d'après les "Basler Nachrichten", le récit suivant du combat qui a eu lieu le 8 août dans le village de Rixheim (3,600 habitants, à 6 km. à l'ouest de Mulhouse, sur la ligne de Bâle):

C'est le 8 août. Aucun soldat allemand n'est resté à Rixheim. Tous se sont retirés sur le Rhin. Un train vient d'emmener sur la rive droite du fleuve les employés allemands des postes, des télégraphes et de la ligne ferrée Bâle-Mulhouse. Une vive anxiété saisit les villageois. Que va-t-il donc se passer?

A 11 heures du soir, je m'éveille au bruit de la grille de la cour qu'on secoue et en avançant, je vois à travers les barreaux deux soldats français, éclairés par la pleine lune. Est-ce qu'il y a de la paille? demande l'un d'eux. Ils s'étendent sur la paille où la nuit dernière, avaient dormi les Allemands, et tout redevint calme.

Au petit jour retentissent des cris dans le village: "Les Français sont là! Les Français! Voyez!" La population leur apporte de l'eau et des vivres. Très polis, les Français expriment leur reconnaissance pour la moindre offrande.

A 5 heures du soir, les soldats ordonnent à la population de se réfugier dans les caves. Une demi-heure après commença la canonnade. L'artillerie française occupait une position excellente, à la lisière d'un bois, sur une colline derrière Rixheim. Nous nous étions étendus sur un matelas dans un coin de notre cave. Tout autour de la maison pleuvaient les shrapnels, les grenades et les balles. C'était un fracas étourdissant où la note dominante était donnée par les mitrailleuses françaises.

Quand les Allemands entrent dans le village, aussitôt partent sur eux, de tous côtés, des jardins, de l'angle des maisons, les coups de feu de l'ennemi. Toute habitation alsacienne est entourée d'un taillis de bois garni de plantes grimpantes, ce qui forme un abri très appréciable.

Dans toutes les ruelles, c'est un terrible corps à corps à la baïonnette; au sifflement des projectiles se mêlent les cris des combattants.

Dans une tombe, sur 86 soldats qui dorment leur dernier sommeil, 8 seulement sont français; tous les autres sont allemands, et parmi eux un major et un capitaine.

220 Allemands sont tombés à Rixheim même; à l'île Napoléon, 800 ont été tués. Rixheim n'a pas souffert du feu de l'artillerie; les toits et les murs de ses maisons sont, en revanche, criblées de balles.

Du corps de nombre de soldats allemands, les chirurgiens ont extrait des projectiles allemands. Croyant en effet que les Français portaient le nouvel uniforme gris-bleu, les Allemands s'étaient fusillés entre eux.

J'ai eu l'occasion, conclut le correspondant des "Basler Nachrichten", de parler à des soldats allemands ayant pris part à cette rencontre; tous reconnaissent que pour eux elle avait été très dure.

LE CHOLERA EN AUTRICHE

Neuf cas sont découverts parmi les blessés revenant de Galicie

Venise, 28.—Suivant un rapport officiel du ministre de l'intérieur hongrois, neuf cas de choléra asiatique ont été découverts parmi les soldats blessés en Galicie.

Ce rapport a causé une grande appréhension en Autriche-Hongrie. On a également appris que le premier cas suspect de choléra en Hongrie fut constaté sur un soldat blessé qui fut amené le 15 septembre à Bekescsaba, d'un champ de bataille de Galicie. L'examen bactériologique a prouvé clairement qu'il s'agissait du choléra asiatique. Le malade fut immédiatement isolé dans l'espoir d'empêcher la maladie de se répandre. Depuis lors, huit autres cas ont été découverts parmi les blessés revenus de Galicie.

LES ALLEMANDS ONT RANCONNE LUNEVILLE

Conduite indigne d'un officier allemand à l'égard du préfet de Lille. — Un récit émouvant du prof. Piquet.

Bordeaux, 23.—M. Malvy, ministre de l'intérieur, a annoncé aujourd'hui qu'il avait reçu de M. Piquet, professeur à l'université de Lille, le récit, fait sous la foi du serment, du traitement infligé à M. Trépont, préfet du département du Nord, par le lieutenant von Oppel, du 12me régiment de hussards allemands.

Voici le texte du récit de M. Piquet:

"Je me rendis à la préfecture en qualité d'otage du lieutenant von Oppel. Le préfet était assis près d'une table. Son secrétaire, M. Borromée, était assis en face de lui. Von Oppel se jeta sur le préfet en s'écriant: "Vous préparez la mobilisation", et, des deux mains, le saisit à la gorge.

"Un soldat saisit M. Borromée à la gorge et le frappa sur la tête à coups de crosses. M. Trépont se dégagea des étreintes de von Oppel et lui dit: "Vous êtes un véritable officier allemand." Le lieutenant, en fureur, répondit: "C'est bien, vous serez fusillé." Puis il donna à ses soldats l'ordre de charger leurs carabines pendant que Trépont et Borromée étaient violemment poussés contre le mur.

"Le lieutenant prit alors un bandeau dans sa poche et voulut le placer sous les yeux de M. Trépont qui le repoussa. Remettant alors le bandeau dans sa poche et retournant vers la table, von Oppel se mit à faire subir un interrogatoire au fonctionnaire. L'angoisse de cet instant était terrible.

"Enfin, après avoir écouté mes remontrances énergiques, le lieutenant devint plus raisonnable, et, se tournant vers MM. Trépont et Borromée, leur dit: "Eh bien! vous allez partir pour Magdebourg, faites vos malles."

* * *

Bordeaux, 23.—Dans un rapport daté du 15 septembre et adressé au ministre de l'intérieur, le sous-préfet de Lunéville, M. Minier, dit que cette ville a été occupée trois semaines par les Allemands. Plus de 100 maisons ont été brûlées, la sous-préfecture n'est qu'un amas de ruines, de nombreux actes de pillage ont été commis, et une contribution de guerre de 650,000 francs a été exigée.

Les provisions ont fait défaut pendant la plus grande partie de l'occupation. Le gaz, l'électricité, le pétrole manquent et les habitants sont obligés d'utiliser des bougies pour s'éclairer. Quatre personnes étaient réunies chaque jour, à titre d'otages pour répondre de la sécurité des troupes allemandes.

Le préfet du Pas-de-Calais, M. Briens, qui a été séquestré par les Allemands, rapporte que durant les 3 jours de l'occupation d'Arras, il fut terriblement humilié bien qu'il fut informé par les envahisseurs qu'il n'était pas prisonnier, mais devait simplement se tenir à la disposition des autorités militaires allemandes. Le commandant allemand lui demanda que tous les hommes affectés par le dernier ordre de mobilisation fussent amenés à la citadelle, mais le préfet se refusa d'obtempérer à cet ordre.

Sur l'assurance du préfet qu'il n'y avait pas d'argent dans la caisse départementale, l'officier salua et se retira. La gare et les casernes ont été saccagées, les postes de télégraphie mis hors d'usage.

LES MERES FRANCAISES

Une mère apprend qu'un de ses fils est mort, un autre blessé et le troisième disparu

Paris, 23.—Un autre nom vient s'ajouter à la liste déjà longue des mères françaises qui, refoulant leurs larmes, reçoivent sans faiblir les plus terribles nouvelles: c'est celui de Mme Sallat.

Mme Sallat avait trois fils: tous trois, dès l'ordre de mobilisation, avaient rejoint les corps auxquels ils étaient affectés.

Bien qu'elle reçût de temps à autre de bien laconiques quoique rassurantes nouvelles, la pauvre mère vivait dans des transes mortelles. Elle pressentait un malheur. Aussi, lorsqu'elle vit, hier, un de ses parents, le chanoine Daiort, entrer dans son appartement, elle jugea de suite, à son attitude, que ses pressentiments ne l'avaient pas trompée. Refoulant ses larmes, c'est avec calme que la pauvre mère demanda: "Lequel?"

La nouvelle que venait lui annoncer son parent était plus terrible encore qu'elle ne pouvait le supposer: de ses trois fils, l'un avait été tué, le deuxième blessé, alors qu'il se penchait sur le corps de son frère; quant au troisième, il figure sur la liste des disparus.

UN EXPLOIT DE VEDRINES

Il poursuit un aviateur allemand et le tue

Paris, 23.—Jules Védrines, l'aviateur français bien connu, a à son crédit un brillant fait d'armes aérien, au cours duquel il précipita à terre un aviateur allemand.

L'Allemand reconnaissait audacieusement les positions des alliés, lorsque Védrines se lança à sa poursuite. S'élevant rapidement jusqu'à ce qu'il dominât son ennemi, Védrines fit usage de son canon automatique, cribla de projectiles l'avion allemand et tua l'aviateur. Homme et machine furent précipités sur le sol à peine quinze minutes après que Védrines eût commencé sa chasse. C'est le second fait semblable accompli par Védrines.

LES PERTES ALLEMANDE

Amsterdam, 24, par voie de Londres.—Le correspondant du "Telegraph" à Maestricht dit que durant les cinq derniers jours, 50,000 soldats allemands, blessés sur les champs de bataille français, ont traversé Liége à destination de l'Allemagne.

TROIS CROISEURS ANGLAIS COULES DANS LA MER DU NORD

Le "Cressy", "l'Abourkir" et le "Hogue" sont torpillés par cinq sous-marins allemands, dont deux sont coulés pendant l'engagement

Londres, 22.—Les croiseurs anglais "Aboukir", Cressy" et "Hogue" ont été coulés par des sous-marins allemands. D'après les renseignements fournis par les survivants, qui sont arrivés ici, ce soir, deux des cinq sous-marins qui avaient attaqué les croiseurs ont été coulés pendant l'engagement.

* * *

Londres, 22.—Le silence gardé par les autorités anglaises sur les opérations dans la mer du Nord a été coupé cet après-midi par l'annonce d'un désastre subi par la marine anglaise qui, d'après les renseignements officiels, a perdu trois croiseurs cuirassés torpillés par des sous-marins allemands.

Le "Cressy", "l'Aboukir" et le "Hogue" ont sombré après avoir été torpillés.

Les pertes subies par les équipages de ces trois navires sont probablement importantes, quoiqu'un grand nombre de ces marins aient été sauvés par le croiseur "Lowestoff", par une division de contre-torpilleurs et par des bateaux de pêche.

Le rapport officiel ne donne aucune indication du lieu ni du moment où le désastre s'est produit.

"L'Aboukir" a été torpillé le premier. Aussitôt, le "Cressy" et le "Hogue" s'approchèrent et leurs équipages, étaient occupés au sauvetage des marins de "l'Aboukir" quand ils furent torpillés à leur tour.

Le "Cressy", capitaine Johnson, "l'Aboukir", capitaine Drummond, et le "Hogue", capitaine Wilmot Nicholson, étaient du même type, aujourd'hui comparativement démodé, et avaient été construits il y a quatorze ans.

La liste des pertes subies par leurs équipages sera publiée aussitôt qu'elles seront connues.

"L'Aboukir", le "Hogue" et le "Cressy" étaient absolument identiques en tonnage, armement, etc. Avec un déplacement de 12,000 tonnes, ils avaient 132 mètres de long, 21 mètres de large et 8 mètres de tirant d'eau. L'équipage de chacun d'eux se composait de 775 hommes, y compris les officiers.

L'armement de ces croiseurs consistait en 2 canons de 19 centimètres, de 12 canons de 15 centimètres et de 15 canons de petit calibre.

"L'Aboukir" et le "Cressy" ont été construits à Govan en 1900 et le "Hogue" à Barrow, dans le courant de la même année.

* * *

Londres, 22.—Une dépêche, venant du Hook de Hollande, dit que le vapeur hollandais "Titon" a amené dans ce port 20 marins anglais blessés et quelques morts, recueillis dans la mer du Nord après que les croiseurs anglais "Aboukir", Cressy" et "Hogue" eurent coulé.

Le "Titon" a fait savoir que le désastre s'est produit ce matin, à 7 heures 30.

Le "Titon" a recueilli 114 survivants, dont la plupart ont été transbordés sur des contre-torpilleurs.

APRES LE PASSAGE DES PILLARDS

Récit d'un témoin oculaire

Londres, 23.—Le "Times" publie la dépêche suivante de son correspondant de Meaux, qui a visité les villages évacués par les Allemands après la bataille de l'Ourcq:

"J'ai suivi, dit-il, la route de Soissons à la Ferté-Milon et ai traversé plusieurs villages qui avaient été occupés par les Allemands. Toutes les maisons ont été pillées, les meubles brisés, les tableaux, la vaisselle mis en pièces ainsi que les pendules et les lits et tout cela pour le seul plaisir de faire le mal.

"Il semble que l'habitude des Allemands de causer les plus grands dégâts dans toute maison inoccupée, soit chez eux un principe. Les paysans ou autres habitants de la région qui n'ont pas abandonné leur demeure n'ont pas été molestés, mais on a exigé d'eux des vivres et des provisions de toute espèce.

Parfois les reçus donnés par les officiers allemands pour la valeur supposée d'un objet, ont été acceptés, mais à Meaux, ceux qui les possédaient n'ont pu en faire aucun usage.

"J'ai entendu raconter quelques lugubres histoires au sujet des atrocités allemandes, dont l'évidence n'est pas démontrée.

"Le village de Neucheiles a souffert beaucoup du séjour des Allemands. La plupart des habitants ont fui, laissant leurs maisons fermées, ce qui n'a pas empêché les Allemands de les incendier, après les avoir mises au pillage. Ils n'y ont pas laissé le moindre objet. Après avoir sorti les meubles et tous les ustensiles de ménage, ils les ont brisés, et chaque maison a eu le même sort.

"Les troupes allemandes qui sont arrivées à La Ferté se sont assez bien conduites. Presque tous les notables avaient fui ou s'étaient cachés. On trouva par hasard le maire caché dans une cave, et lui et le curé furent emmenés comme otages par les Allemands pour répondre de la conduite des habitants.

"Une contribution, en argent et provisions de toutes espèces, a été imposée à la ville et payée. Avant de quitter la ville, les troupes se sont livrées librement au pillage.

"On m'a dit, à La Ferté, que les troupes françaises, envoyées pour aider les Anglais qui combattaient à Mons, étaient arrivées trop tard pour leur prêter main-forte.

"Nos troupes ont eu une lutte terrible à soutenir pendant cinq jours et se sont battues avec héroïsme.

"J'ai passé la nuit du 14 septembre dans une petite auberge du hameau de Faverolles, situé à une vingtaine de kilomètres de Soissons, et ai été très heureux de pouvoir trouver une maison où je puisse dîner et trouver un lit pour passer la nuit.

"Faverolles n'a pas souffert de l'occupation allemande. Les habitants n'ont pas quitté leur demeure et il n'y a pas eu de grande bataille dans les environs.

"Les Allemands ont exigé des habitants des vivres, du vin et autres provisions, et ici, comme dans les autres villages, ils n'ont payé quoi que ce soit."

LES ATROCITES ALLEMANDES

Un village incendié, les habitants fusillés

Londres, 17.—Le "Daily Telegraph" donne le compte rendu d'un second rapport publié hier sur les atrocités allemandes en Belgique, comme étant le rapport le plus terrifiant qui ait jamais flétri avec autant d'indignité le nom d'une des premières puissances d'Europe.

"Dans un conflit aussi terrible, dit le journal, on est porté à accuser trop facilement l'ennemi, aussi les personnes prudentes attendent-elles jusqu'à ce que des preuves certaines soient venues démontrer la vérité ou la fausseté de telles accusations.

"On ne peut cependant passer sous silence le rapport qui a été publié hier, et qui repose sur des faits indéniables. On y raconte les actes de barbarie commis par des soldats allemands, et si seulement la moitié ou le quart de ce qu'on lit est vrai, ce serait suffisant pour les couvrir de honte, et les faire passer pour des barbares plus grossiers et plus assoiffés de crimes que les Huns ou les Visigoths, ou pour les hordes conduites par Yenghis Khan ou Tamerlan le Grand."

Alors que la publication de ce nouveau rapport officiel belge relatif aux brutalités reprochées aux Allemands a créé ici une véritable animosité contre ces derniers, le compte-rendu des accusations relevé contre eux a été envoyé au ministère de la guerre par un Américain sur la bonne foi duquel on peut compter et qui est de retour après avoir passé plusieurs jours au milieu de l'armée française et dont le nom pour le moment du moins ne peut pas être divulgué.

Il dit avoir vu de ses propres yeux, ce qu'il appelle des actes "d'horrible brutalité" commis à l'égard des hommes et des femmes.

Ce que cet Américain a appris des victimes fera mieux comprendre le côté épouvantable de faits qu'il serait horrible de publier. Ces derniers ont raconté que quand les soldats allemands accomplissaient leur triste besogne, ils criaient à qui voulait l'entendre: "Aucun Français ou aucun Belge ne naîtra plus désormais pour combattre l'Allemagne."

Cette histoire sera publiée en temps et lieu et se trouve contenue dans les premiers rapports reçus de témoins n'appartenant à aucun parti. L'Angleterre en apparence, admet la véracité des accusations formulées par les Belges, quelque horribles qu'elles puissent être, bien qu'au commencement de la guerre, presque tous les journaux aient recommandé de n'accepter les nouvelles qu'avec la plus grande réserve.

On paraît convaincu des rapports faits par les Belges, quand ils paraissent reposer sur un certain fond d'évidence. On a raconté aussi que les blessés anglais avaient été brutalisés par les Allemands ,mais aucun rapport officiel n'a encore été publié par le gouvernement. Le ministère de la guerre, recueille tous les faits, qui seront publiés quand les auront été comparés.

SOISSONS MIS A SAC

Les magasins sont pillés, les femmes doivent remettre leurs bijoux aux Allemands

Londres, 24.—Le "Times" publie la dépêche suivante de son correspondant de guerre:

"Tout Soissons a été pillé et saccagé par les Allemands pendant les onze jours qu'ils occupèrent la ville, c'est-à-dire du 1er au 12 septembre.

"Tous les objets de valeur qui n'ont pas pu être transportés ont été réduits en poussière par les Allemands. Les marchandises des magasins qui ne pouvaient être utiles aux vandales ont été brisées ou arrachées.

"Les habitants de Soissons n'ayant fait preuve d'aucune résistance aux Allemands, la conduite de ces derniers n'est donc pas excusable.

"Dans les maisons habitées, les soldats saisirent tout ce qui avait de la valeur. Les femmes furent contraintes de donner leurs bijoux, leur montres et les coffres furent brisés.

"Quelques artilleurs français à peu de temps de là, virent arriver une vieille femme avec le visage affreusement meurtri:

"Après avoir procuré aux Allemands tout ce qu'ils désiraient, leur avoir fait leur cuisine, l'un d'eux avant de partir, tendit la main à la pauvre femme comme s'il désirait lui faire ses adieux: elle s'avança pour répondre et fut frappée à plusieurs reprises au visage et projetée ensuite sur le sol.

"J'ai entendu hier d'autres récits faits par des gens dignes de foi, sur la conduite des soldats allemands, auxquels leurs officiers clignaient de l'oeil, manifestant ainsi un signe d'assentiment.

"Les dernières troupes allemandes ont quitté Soissons le 12 septembre et les premières troupes françaises entrées dans cette ville furent des chasseurs d'Afrique.

"Avant que les Allemands entrèrent à Soissons, le 1er septembre, ils bombardèrent la ville pendant 1 heure et demi, quoique ville non fortifiée.

Avant leur départ ils firent sauter tous les ponts. Deux pontons ont été depuis construits par nos ingénieurs et les Français sur lesquels passèrent nos troupes."

CURIEUX INCIDENT

Paris, 27.—Le "Petit Parisien" raconte les hauts faits d'un taureau qui a tué dix-huit Allemands.

Quand les habitants qui habitaient les environs de Sézanne furent avertis de l'approche des Allemands, ils ouvrirent les portes des parcs à bestiaux, pour mettre ces derniers en lieu sûr. Un énorme taureau, excité par le bruit du canon, s'élança alors et chargea les Allemands, stupéfaits et qui croyaient voir là un mauvais tour joué par les Français.

Dans son premier élan, le taureau tua six Allemands à coups de cornes.

D'autres soldats allemands firent sur l'animal et le blessèrent, mais il réussit à en tuer encore douze avant de succomber.

LES ALLEMANDS AIMENT LE VIN DE BOURGOGNE

Paris, 26.—Parmi les châteaux qui ont été occupés par les Allemands, lorsqu'ils étaient à Senlis, se trouve celui du comte O..., reconnu comme un fin dégustateur de bourgognes.

Sur 5,000 bouteilles que contenaient les caves du château, 4,200 ont été bues par les Allemands. Avant de quitter le château, ils emportèrent toute l'argenterie qu'ils chargèrent sur des voitures de la Croix-rouge.

POUR PRODUIRE PLUS DE BLE AU MANITOBA

Les chefs des troupes alliées ont pu donner un repos bien gagné aux contingents qui, depuis le début de cette bataille, étaient sur la ligne de feu, et les ont remplacés par des brigades et des batteries toutes fraiches qui avaient jusqu'ici été tenues en réserves et étaient anxieuses de prendre part au combat.

Les critiques militaires estiment qu'environ 2,000,000 d'hommes sont à présent dans la zone où la bataille se poursuit depuis huit jours.

* * *

Londres, 23.—Le correspondant du "Times" à Paris, parlant de la bataille, dit:

"La bataille de l'Aisne continue, après une semaine, dans laquelle les alliés ont lentement progressé, malgré des difficultés extraordinaires.

"Ce n'est plus, à proprement parler, une bataille mais un siège, les Allemands ayant élevé une série de petites forteresses tout le long de leur front, entre l'Oise et la Meuse, sur l'emplacement d'anciens forts, et dans des carrières.

"Sur les hauteurs de Pommiers, l'ennemi a construit des abris à l'épreuve des bombes, formés de sacs de ciment, et des passages souterrains reliant les tranchées entre elles, et au moyen desquels les provisions et les munitions sont apportées aux soldats.

"Ces travaux compliqués ont été préparés par les Allemands avant leur marche sur Paris, ce qui indique qu'ils avaient alors des doutes sur leur succès."

Comme les cultivateurs des prairies le savent, la saison est maintenant trop avancée pour essayer d'étendre la superficie à ensemencer en blé en cassant de la terre neuve, pour la récolte de 1915. La seule manière d'avoir plus de blé est de manipuler le chaume promptement et avec le plus grand soin. Il nous faudra cependant, en 1915, la plus grande récolte de blé qui fasse époque dans l'histoire de ce pays.

Chaque cultivateur des districts producteurs de blé du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta, est donc instamment requis de donner à la préparation du chaume, cette automne, son immédiate et minutieuse attention. Que chaque cultivateur se fasse une résolution de rendre son domaine plus productif que jamais, en 1915.

Il est certain que l'on peut assurer l'augmentation de plusieurs millions de minots si chaque cultivateur des prairies veut soigneusement considérer les suggestions suivantes et les mettre immédiatement en pratique.

TRAVAIL D'AUTOMNE

1o Ayez votre labour d'été en bonne condition.

2o Qu'il soit prêt pour le semoir dès la disparition de la neige au printemps.

3o Cultiver les endroits où croissent les mauvaises herbes et laissez-les dans un état tel qu'ils puissent absorber rapidement toute pluie, et prévenez autant que possible la perte d'humidité par l'évaporation.

LE CHAUME

1o Chaque acre de chaume, en assez bonne condition pour y permettre la culture du blé, doit être labouré dès maintenant.

2o Ne pas labourer à une épaisseur moindre de sept pouces, et plus, si la nature du sol et le contenu de l'humidité le permettent.

3o Les terres fortes doivent être labourées profondément, les terres légères avec un sillon plus mince.

4o Le labour doit être bien fait.

5o Chaque acre devrait être hersé dans les deux jours après le labour.

6o Refoulez (pack) le terrain si possible après le hersage.

7o Jusqu'à l'époque des gelées faites tous vos efforts pour avoir vos champs en bon ordre. Des heures dépensées dans les champs maintenant vous sauveront très certainement des journées le printemps prochain. Utilisez chaque heure avec avantage cette automne.

TRAVAIL D'HIVER

1o Préparez le blé de semence, (a) le bien nettoyer, (b) faites avec précaution l'épreuve pour la germination, (c) empochez proprement et (d) emmagasinez dans un endroit sec.

2o Procurez-vous la meilleure variété possible. Le "Marquis" est le meilleur; ayez-le si vous le pouvez.

3o Mettez vos machines aratoires en bon ordre pour le printemps.

4o Tenez vos chevaux en condition. Bonne nourriture et un peu d'exercice en mars et au commencement d'avril veulent dire une plus grande endurance et ouvrage plus rapide à l'ouverture des semences.

5o Procurez-vous la quantité nécessaire de vitriol (Blue Stone) et formaline pour traiter votre graine de semence contre la maladie du Charbon (smut).

TRAVAIL DU PRINTEMPS

1o Travaillez la terre à bonne heure.

2o Faites l'ouvrage bien à l'époque des semailles. La culture ou l'emploi du disque, particulièrement sur le chaume, donnent toujours de plus abondantes et meilleures récoltes.

3o Avant de semer, traitez votre blé à la formaline ou au vitriol, pour protéger votre récolte contre le charbon (smut).

4o Toute terre en chaume qu'il n'aurait pas été possible de labourer à l'automne, devrait être bien cultivée et passée à la herse à disque avant de l'ensemencer, et ce aussi à bonne heure que possible au printemps.

Les suggestions ci-dessus sont particulièrement applicables aux districts où les récoltes ont été une faillite, cette année 1914. Elles sont, toutefois, dignes d'être sérieusement pris en considération par chaque cultivateur des prairies et mises en pratique avec soin.

Pour plus ample information, écrivez à:

Ferme Expérimentale,
Ottawa, Ont.

Département de l'Agriculture,
Ottawa, Ont.

LE MARCHE

Blé—	
No 1 Nord	108⅛
No 2 Nord	104⅛
No 3 Nord	99⅞
No 4	93
No 5	87
No 6	82
Fourrage 1	78
Rejeté 1	99
Rejeté pour semences 1	102
Rejeté 2	99
Rejeté 3	95
No 1 hievr rouge	108
No 2 hievr rouge	105
No 3 hiver rouge	100
Avoines—	
No 2 blanche	49½
No 3 blanche	47¾
Extra No 1 fourrage	48
No 1 fourrage	47½
No 2 fourrage	46¼
Orge—	
No 3	66½
No 4	61
Rejetée	59
Fourrage	57
Lin—	
No 1 N W C	122
No 2 C W	119

LA BATAILLE DE CHARLEROI

Récit d'un officier

Un officier de l'un des régiments qui ont pris part à la bataille de Charleroi écrit la lettre suivante à "l'information":

A l'heure où vous recevrez ces lignes, les combats livrés dans les environs de Charleroi seront bien prêts d'être oubliés; d'autres, non moins sérieux, se déroulent en ce moment même sur d'autres fronts.

Quelques-unes des impressions que j'ai recueillies vous intéresseront peut-être, car ce qui s'est passé de notre côté ne peut manquer de se répéter ailleurs.

Les communiqués officiels vous ont d'abord appris que les combats livrés en Belgique ont été particulièrement vifs. Il est presque superflu de répéter une fois de plus ce qu'un grand nombre d'entre nous ont déjà affirmé à plusieurs reprises. A savoir que la tenue au feu de notre infanterie est au-dessus de tout éloge et que l'artillerie française s'est montrée partout supérieure en efficacité à celle de l'ennemi, malgré la présence du côté allemand d'une artillerie lourde plus nombreuse que la nôtre.

Il m'est apparu, comme à beaucoup d'autres, que si nous avons fait au début quelques écoles, cela tient uniquement au fait que nous n'avons pas toujours su dans les premiers engagements utiliser comme il convenait cette supériorité d'artillerie et que, par exemple, à Charleroi un ou deux régiments se sont lancés à l'assaut de positions solidement fortifiées et défendues par les mitrailleuses allemandes, avant que nos petits 75 aient eu le temps de déblayer la position. Dans d'autres cas, au contraire, la liaison des armes a fait merveille. Je me rappelle notamment le fait suivant: la ligne allemande ouvre tout à coup un feu nourri sur des régiments français mal abrités; elle est appuyée par plusieurs batteries de mitrailleuses. La situation est critique.

A ce moment, un colonel d'artillerie, dont les pièces sont entièrement dissimulées derrière la crête la plus voisine, fait ouvrir le feu par-dessus la ligne d'infanterie française. En deux ou trois minutes tout au plus, le feu des mitrailleuses ennemies est complètement éteint. Cette précision de tir est rassurante. Déjà nos troupes ont su corriger, pour la plupart, le défaut de liaison dont je viens de parler et il n'est pas douteux qu'au bout de quelques semaines de campagne, aucune d'entre elles n'aura pas à redouter les effets des mêmes imprudences.

La supériorité des Allemands en mitrailleuses ne compte pas devant celle de notre artillerie. J'en parle par expérience personnelle étant moi-même officier de mitrailleuse: devant le feu de l'artillerie, une mitrailleuse n'a qu'à se terrer.

Une autre circonstance, bonne à mentionner, c'est l'ordre et le sang-froid avec lesquel sont exécutés les mouvements de repli devant une forte armée supérieure en nombre. On ne se doute guère des difficultés qu'offre un mouvement de ce genre en présence d'un ennemi tenace; ce ne sont pas seulement les troupes de la ligne de feu qu'il s'agit de ramener sans heurt jusqu'à une nouvelle ligne de défense. Derrière la ligne de feu, il y a tout le service de convois qu'il faut également reporter en arrière au risque d'enchevêtrer les innombrables files des chariots et des caissons qui vont et viennent nuit et jour derrière l'armée. Or, j'ai pu constater personnellement que ces difficultés ont chaque fois été vaincues avec un remarquable sang-froid.

* * *

Ayant été blessé moi-même, j'ai traversé divers quartiers généraux en me rendant à la gare d'évacuation. Je vois encore la nuit dans un petit village un pêle-mêle indescriptible se produit un instant par la rencontre de deux convois qui se croisaient. Un sergent de ville y eut perdu son latin. Il semblait qu'on fût en présence d'un "embouteillage" irrémédiable, mais en l'espace d'une demi-heure, grâce à l'intervention intelligente de deux officiers d'état-major qui se consacraient à cette besogne avec une véritable abnégation, je vis l'encombrement s'évanouir, les deux convois dont chacun comprenait plusieurs centaines de voitures, reprendre paisiblement leur marche et je n'avais pas encore quitté le village que le déblaiement des deux routes et du carrefour était déjà entièrement achevé.

C'est à cet ordre et à ce sang-froid que nous devons sans nul doute d'avoir pu accomplir un aussi vaste mouvement de repliement, non seulement sans perdre une seule unité, mais sans que le service de l'intendance et du ravitaillement n'ait eu à en souffrir. Jusque sous la ligne de feu, je puis attester que nos hommes ont presque toujours reçu des vivres en excédent. J'ignore s'il est exact, comme on l'affirme, que du côté allemand le service de ravitaillement fonctionne moins bien; mais ce qui m'apparaît avec évidence, c'est que la parfaite organisation, maintenue de notre côté, multiplie les chances que nous avons d'user l'adversaire sans nous user nous-mêmes.

Je ne vous décrirai pas dans le menu mes impressions de combat. J'avouerai franchement qu'il est assez désagréable d'entendre siffler autour de soi les balles et les obus, mais j'ajouterai que je croyais ce désagrément beaucoup plus difficile à supporter qu'il ne l'est en réalité. On en est quitte si l'on n'est pas touché, par une forte migraine due au vacarme invraisemblable que fait le duel d'artillerie par-dessus nos têtes. Ce qui était beaucoup plus tragique que le combat lui-même, c'était la fuite des populations épouvantées devant l'envahisseur.

Nos hommes qui, étant Français, ont plutôt trop de coeur que pas assez, étaient beaucoup plus frappés par ce spectacle douloureux que par le danger qu'ils pouvaient courir eux-mêmes. A tout instant, nos lignes étaient traversées par de malheureux paysans en larmes, les uns sur des chariots, les autres à pied, portant au bout d'un bâton toute leur fortune nouée dans un mouchoir. Ils allaient plus souvent à l'aventure, ne sachant trop où ils pourraient trouver un refuge. J'en ai vu qui cheminaient au hasard à travers champs dans la direction du sud.

Certains détails ne s'oublient pas. Comme le convoi des blessés que je ramenais à l'arrière s'était arrêté dans un village déjà à demi abandonné, la voiture s'arrêta devant la porte de la ferme où nous faisions la soupe. Il contenait une malheureuse femme, qui, pendant le trajet, venait d'accoucher sur la paille; mes hommes, pour la plupart, durent la tirer eux-mêmes de la voiture pour l'étendre sur un matelas à l'intérieur de la ferme.

* * *

Comme pour souligner l'horreur de cette dévastation, nous voyions tous les soirs, à la tombée de la nuit, une ligne de brasiers colossaux dessiner à l'horizon les positions de l'armée allemande. Le plus volumineux de ces brasiers n'était autre que Charleroi en flammes. J'avais, à ce moment-là, l'impression de revivre les heures les plus tragiques de l'invasion des barbares. Quand bien même les malheureux paysans ou ceux de nos blessés qui avaient échappé au massacre ne nous eussent pas édifiés sur les moeurs de l'ennemi, il eut suffi de regarder dans la nuit, le flamboiement des collines, pour comprendre que ni les Vandales, ni les Huns n'eussent piétiné avec une férocité plus imbécile un des pays les plus nobles, les plus civilisés, les plus raffinés de culture du monde civilisé.

Cela, nous l'avons tous senti, depuis le plus humble troupier jusqu'au commandant en chef. La sainte colère qui est née de ce sentiment est une force que rien ne pourra briser.

D'après ce que j'ai vu, j'ai moins de doute que jamais sur l'issue finale de ce conflit entre la civilisation et la barbarie. La seule crainte serait peut-être qu'un jour où nous serons décidément les plus forts, nous autres, les officiers, nous n'ayons beaucoup de peine à empêcher le petit troupier de France, exaspéré, d'exercer des représailles qui seraient indignes de la cause que nous défendons.

LA RETRAITE ALLEMANDE EST TRES LENTE

L'aile gauche des alliés continue à progresser. — Les attaques des Allemands près de Rheims et sur les Hauts de Meuse sont repoussées

Paris, 23.—Le communiqué officiel publié ce soir dit qu'il ne s'est pas produit de changements appréciables dans la situation.

* * *

Paris, 23.—Le communiqué officiel suivant a été publié aujourd'hui:

"Sur tout le front, depuis l'Oise jusqu'à la région de la Woevre, les Allemands ont bien manifesté une certaine activité, sans toutefois obtenir aucun avantage appréciable.

"1. A notre aile gauche, sur la rive droite de l'Oise, les Allemands furent obligés de céder du terrain, devant les attaques des Français. Entre l'Oise et l'Aisne, la situation n'a pas changé. L'ennemi ne s'est livré à aucune attaque sérieuse, se contentant, pendant la journée et la soirée de lundi, d'une canonnade ininterrompue.

"2. Au centre, entre Reims et Souain, l'ennemi a développé un mouvement offensif qui a été repoussé, tandis qu'entre Souain et l'Argonne, nous avons fait quelques progrès.

"Entre l'Argonne et la Meuse, il ne s'est produit aucun changement.

"Dans la région de la Woevre, l'ennemi a fait un violent effort; il a attaqué les hauteurs de la Meuse, sur un front passant par Tresauvaux, Vigneulles-les-Hattonchatel et Hendicourt, sans toutefois réussir à prendre position sur ces hauteurs.

"A notre aile droite, en Lorraine, l'ennemi a de nouveau passé la frontière, employant, à cette opération, un certain nombre de colonnes légères.

"Dornèvre, au sud de Blamont, a été réoccupé par l'ennemi.

"Pendant les journées des 20 et 21 septembre, nous avons capturé 20 automobiles employés à transporter des provisions, ainsi que les hommes qui étaient attachés à leur service. Nous avons aussi fait de nombreux prisonniers appartenant principalement aux 4e, 6e, 7e, 8e, 9e, 14e, 15e et 16e corps allemands, ainsi qu'à la landwehr bavaroise et au corps de réserve.

"En Galicie, les arrière-gardes des armées autrichiennes ont été poursuivies par les Russes et ont subi de grosses pertes. Les troupes russes ont pris contact avec la garnison autrichienne près de Przemysl. L'artillerie de siège russe bombarde les fortifications de Jaroslow."

* * *

Sur le front de bataille, 23.—Les alliés, pendant la nuit dernière, n'ont pas laissé un moment de répit aux forces allemandes retranchées, sur un front de 140 kilomètres, de l'Oise à l'Aisne et de l'Aisne à la région de la Woevre

Les batteries des armées alliées ont tiré sans relâche, quoique leur activité ait été moins grande après le coucher du soleil.

Les Allemands ont été constamment tenus dans leurs tranchées, quoique, jusqu'à 2 heures du matin, aucun mouvement agressif ne soit parti des lignes des alliés. Mais, à ce moment-là, il semble que toutes les batteries tiraient à la fois, et une grande activité se produisit sur toute la ligne.

A l'extrémité ouest de la ligne, l'infanterie des alliés sortit simultanément des tranchées en différents points et s'avança prudemment, en lignes déployées, vers les positions allemandes.

En plusieurs cas, les Anglais et les Français réussirent à surprendre l'ennemi et à le jeter hors de ses retranchements: mais ce ne fut qu'après des combats acharnés, au cours desquels les pertes subies des deux côtés furent considérables. En chacun de ces cas, les alliés conservèrent le terrain gagné et s'y retranchèrent.

Plus à l'est, ce sont les Allemands qui attaquèrent en force et furent à plusieurs reprises repoussé à la pointe de la baïonnette, si bien qu'ils finirent par se retirer sur leurs positions primitives.

UN ELOGE DE L'ARMEE FRACAISE

Elle a conservé toute sa bravoure et toute sa vigueur, dit un correspondant anglais.

Londres, 24.—Le colonel Repington, correspondant militaire du "Times", écrit ce qui suit:

"Le général Joffre a droit à toutes les félicitations, car il a su saisir le moment psychologique pour opérer sa contre-attaque et parce qu'il l'a poussée à fond. S'il y a en France un homme, avec un fusil dans les mains, ailleurs que sur la ligne de bataille, cet homme n'est pas à sa place.

"L'armée française, elle aussi, a droit à nos plus chauds et nos plus sincères compliments pour la vigueur et la bravoure dont elle fait preuve pendant le combat. Nous n'entendons plus parler de coups de main tentés par des armées ou même par des corps d'armées dans des directions excentriques. Toutes les armées sont en ligne, tout effort de l'une d'elles est pour le bien commun et, selon toute probabilité, l'artillerie française est enfin capable d'intervenir avec efficacité dans la bataille.

"Les armées françaises se montrent satisfaites de combattre avec méthode et unité. En dépit des pertes qu'elles ont subies et des désappointements du début, elles combattent non seulement avec noblesse et ténacité, mais avec élan.

"Bien entendu nous avons, de préférence, les yeux fixés sur les actions de notre propre armée, mais nous ne devons pas oublier qu'elle ne forme relativement qu'une faible partie de la ligne de bataille des alliés et que, sur tout le reste de cette ligne, les armées françaises n'ont pas seulement repoussé victorieusement, pendant cinq jours, les attaques allemandes, mais ont presque partout gagné du terrain et forcé les Allemands à battre en retraite.

"Certainement, l'initiative, et nous espérons pouvoir ajouter l'ascendant moral, a passé du côté des alliés, qui sont en droit d'espérer de grands résultats de leur long et terrible effort.

"On dit que le kaiser a récemment télégraphié au chef d'une puissance neutre que, lorsqu'il aurait battu les Français, il les tiendrait en respect avec 500,000 hommes et lancerait tout le reste de ses forces contre la Russie. Il est à croire que la reddition inexplicable de certaines places, que l'on disait fortes, a induit les Allemands à se faire une fausse idée de la situation générale.

"Le but stratégique et politique des Allemands n'a pas été atteint, car les alliés conservant intacte la totalité de leurs forces, n'ont prêté aucune attention à la chute de leurs forteresses et ont continué à offrir aux armées allemandes un front inébranlé.

"Les Allemands n'avaient pas plus de chance de nous tenir en respect avec 500.000 hommes qu'ils en avaient d'atteindre la lune. S'ils ont fait ce calcul, ou même s'ils ont pensé qu'un million d'hommes suffirait à nous maitriser, ils se sont honteusement trompés."

SUR LE FRONT

Le récit d'un combattant

Bordeaux, 25.—Le "Temps" publie la lettre suivante reçue d'un ami de son directeur, qui est actuellement au front.

La lettre datée du 9 septembre est ainsi conçue:

"Nous nous sommes battus sans interruption pendant quatre jours, et avons pris si peu de repos que ce matin je me suis endormi dans un automobile et que les obus qui éclataient près de moi sur la route m'ont à peine fait ouvrir les yeux.

"Nous tenons bon, mais à quel prix. Tout l'horizon est en flammes. Les Allemands ont mis le feu à tous les villages dans un rayon de 40 kilomètres, et des étincelles s'élèvent de toute part dans le sombre de la nuit.

Le bruit est tel qu'on arrive à ne plus l'entendre. Nous vivons au milieu de la mort.

"Je dois ma vie à un miracle et il me serait difficile même maintenant de vous expliquer dans quelles circonstances il s'est produit.

"Deux obus énormes sont venus tomber sur la maison où je m'entretenais avec le général X... des blessés allemands que j'étais venu chercher.

"A la première explosion qui détruisit le toit, je conseillais au général de s'abriter derrière le mur.

"A peine l'avais-je quitté qu'un second obus fit explosion à l'endroit même où je me trouvais. La maison fut bientôt en feu.

"Le capitaine A..., auquel je venais de parler, tomba mort, et le colonel B..., qui entrait au salon fut tué sur le coup. J'ai pu sortir de cet amas de ruines par une fenêtre.

"Devant la maison se trouvaient le général X... et le colonel T... et le lieutenant V..., tous grièvement blessés. Mon nom a été cité à l'ordre du jour."

LES TROUPES FRANCAISES OCCUPENT PERONNE

L'aile gauche des troupes alliées fait de sérieux progrès. — Les violentes attaques des Allemands entre Toul et Verdun sont repoussées.

Paris, 25.—Le bref communiqué officiel publié ce soir dit:

"A notre aile gauche, la bataille continue à se développer à notre avantage.

"Au centre, il s'est produit une accalmie dans la lutte.

"A notre aile droite, les violentes attaques allemandes ont été repoussées."

* * *

Paris, 25.—D'après le communiqué officiel publié cet après-midi, toute l'aile gauche des alliés a considérablement avancé, occupant la ville de Péronne, après une résistance acharnée. A l'extrémité est de la ligne de bataille, en France, il y a eu des combats sérieux sur la Meuse, les alliés avançant et reculant alternativement.

Voici le texte du communiqué officiel:

"1. A notre aile gauche, entre la Somme et l'Oise, nos troupes ont avancé dans la direction de Roye. Un détachement a occupé Péronne et s'y est maintenu malgré une vigoureuse attaque de l'ennemi. Entre l'Oise et l'Aisne, l'ennemi continue à maintenir d'importants corps de troupes bien retranchées. Nous avons avancé légèrement au nord de Berry-au-Bac.

"2. Au centre, entre Reims et la région de l'Argonne, la situation ne présente pas de changement. A l'est de l'Argonne et sur les hauteurs de la Meuse, l'ennemi a continué à se livrer à de violentes attaques. Ces engagements se poursuivent avec des alternatives d'avance, en certains points, et de recul en d'autres points.

"3. A notre aile droite, aucun changement important ne s'est produit.

"Dans la région de Nancy et dans les Vosges, certains détachements de l'ennemi ont essayé de pénétrer sur le sol français, forçant à se replier sur les troupes d'avant-garde françaises, mais leur mouvement offensif a été rapidement arrêté".

Dans la liste des pertes, nous relevons aujourd'hui le nom du général Dupuis, commandant la 67e brigade, qui a été tué.

* * *

Sur le champ de bataille, via Paris, 25.—L'offensive allemande a été extrêmement vigoureuse aujourd'hui sur notre aile gauche.

Les troupes alliées, dont les vides ont été comblés par de nouveaux renforts, ont non seulement rejeté les Allemands lancés contre eux, mais ont exécuté une heureuse contre-attaque qui leur permit de gagner beaucoup de terrain et de s'emparer de Péronne, où eut lieu le plus sérieux engagement.

* * *

Londres, 25.—Le correspondant du "Times" en France, télégraphie que les uhlans ont fait sauter, hier, le pont du chemin de fer de Miraumont, sur la ligne d'Amiens à Arras.

Il ajoute:

"Nous sommes certainement à la veille d'événements importants dans cette région, d'où l'ennemi est graduellement repoussé, car les Allemands se trouvent en force sur une ligne allant de Saint-Amand à Cambrai, en passant par Denain et Bouchain.

Les Allemands sont en contact avec le 13e corps d'armée français à Courchelettes et à Arieux, où l'on peut s'attendre à ce que des combats aient lieu."

LES BLESSES

Ils sont pleins d'entrain et de courage et ils racontent leurs exploits

Les premiers blessés de guerre, provenant pour la plupart de nos armées du nord, sont arrivés à Paris et ont été évacués partie à l'hôpital militaire de la rue des des Récollets, partie à l'hôpital Saint-Louis, et quelques-uns au collère Rollin.

Il y a, parmi eux, beaucoup d'éclopés, mais peu ont des blessures vraiment graves. Leur moral est excellent: leur grand souci est de guérir bien vite, grâce aux soins dont ils sont entourés, et de retourner au feu, où ils promettent "d'être plus sages". En effet, le reproche que mérite trop le troupier français, c'est d'être trop ardent. Nos soldats vont vite au feu: on ne peut les retenir. Un lieutenant, soigné à Rollin, raconte qu'en Belgique, croyant avoir affaire à une simple escarmouche, il put décider ses hommes à se disposer en tirailleurs, en leur affirmant, ce qu'il croyait lui-même, qu'il s'agissait d'une affaire sans importance. Mais la formidable fusillade qui les décima venait de six mille Allemands, et non d'un détachement "en l'air".

"—La prochaine fois, disent les soldats blessés, on va faire un peu attention!"

Beaucoup reviennent avec des souvenirs des premiers jours de bataille: casques, fusils, sabres, pris aux Allemands. Ils sont fiers de ces trophées. Mais ce qui les émeut le plus profondément, ce qui excite chez eux une formidable colère, c'est que les "Boches" tirent systématiquement sur les convois de blessés. Les shrapnells pleuvent sur les ambulances. Ce fait incroyable nous est certifié — une fois de plus — par tous les blessés que nous avons pu interroger. Ils ajoutent que la nuit, les Allemands envoient leurs obus sur les routes, au petit bonheur, dans l'espoir d'atteindre, ou tout au moins d'affoler la population civile qu'ils supposent fuir en débandade. En effet, ces jours-ci, il y a eu, sur les routes de Belgique, des femmes, des enfants et des vieillards qui en pleine nuit, fuyaient devant les barbares...

* * *

LES "NOIRS" A VERSAILLES.

Trois trains contenant des blessés de toutes armes se sont arrêtés à Versailles, où les attendaient les secours divers de la Croix rouge.

Comme ceux qui passèrent ces jours derniers, ils conservent tout leur enthousiasme et ne demandent qu'à retourner au feu: la cuisse droite traversée par une balle, la main gauche mutilée par un coup de sabre, un dragon de vingt ans, engagé volontaire, conte comment la patrouille de huit hommes, dont il faisait partie, mit en fuite deux pelotons de uhlans, faisant prisonnier le sous-lieutenant qui la commandait: "Et voilà sa dragonne!" crie-t-il en agitant triomphalement de sa main valide une courroie de cuir qui porte de nombreuses entailles. Le petit dragon s'interrompt pour remercier un infirmier qui lui tend un "quart" rempli de café chaud.

— Nous serons bientôt guéris, continue-t-il, on a pris soin de nous. On nous panse trois fois par jour, et pendant le transport nous avons pu dormir, n'étant que six par compartiment."

Mais tout à coup une rumeur s'élève à l'extrémité du quai central de la gare. On a découvert, en queue du train, un wagon aux portières duquel se penchent curieusement des tirailleurs algériens et quatre Sénégalais. Quelques-uns ont la tête bandée, la plupart les deux bras emmaillotés jusqu'aux épaules. Mais tous fument avec une extraordinaire fierté d'énormes pipes de porcelaine "prises à l'ennemi".

Au compartiment suivant, un grand Sénégalais, qui tire furieusement sur sa pipe "boche" pour dissimuler les grimaces de douleur que lui arrache chaque mouvement de ses mains couvertes de pansements et fixées à son bourgeron par des écharpes d'une blancheur immaculée, se montre plus loquace.

—Toi tranquille, dit-il assez brusquement au caporal gardien du wagon, moi parler bataille, pas dire pays.

Et oubliant la douleur de ses blessures, les yeux brillants, il conte... la prise héroïque d'une mitrailleuse par dix-huit noirs endiablés.

Sa section avait été chargée, avec une compagnie d'infanterie, de garder un chemin bordé de buissons, à quelque distance d'une colline. Tout à coup, une mitrailleuse amenée à mi-côte par un peloton de dragons allemands, se mit à tirer, de quatre cents mètres, causant dans la petite troupe de sérieux ravages. Désignés par le commandant, dix-huit Sénégalais partirent en avant, tournèrent le peloton, se ruèrent sur lui baïonnette haute, et enlevèrent tout.

—Mais, ajoute le narrateur, nous tous bras taillés par les sabres, parce que paquetage "boche" trop haut, difficile piquer cavalier.

Et le brave tirailleur termina ses confidences en se plaignant amèrement d'être obligé de combattre avec des chaussures. Ses camarades et lui s'en étaient d'ailleurs débarrassés avant d'aller au feu, et, quoique blessés, ils s'étaient emparés des chaussures des Allemands tués "pour n'avoir pas perdu des effets d'équipement".

* * *

AU MANS

On écrit du Mans:

D'importants convois de blessés passent en gare, se dirigeant vers les différentes villes de l'Ouest. Plusieurs centaines d'entre eux ont été débarqués ici et répartis dans les nombreux hôpitaux temporaires de la ville. Tous les établissements scolaires, en effet, tous les bâtiments assez vastes pour pouvoir être utilisés ont été transformés en ambulances, que dirige un nombreux personnel de médecins, de pharmaciens et de dames infirmières.

Les blessés qui arrivent ainsi ont tous pris part aux débuts de la grande bataille de la frontière franco-belge, ce qui prouve la rapidité du service d'évacuation des hors combat. La plupart sont atteints de façon peu dangereuse.

Tous affirment que le pourcentage des morts dans les deux premières journées est assez restreint.

Les obus allemands ne leur ont pas fait peur.

—C'est de la blague, disent-ils: c'est des pâtés de choucroute qui n'éclatent même pas.

Par contre, ils ont tous été émerveillés du "travail" des obus français.

—Ca laboure les Alboches, disent-ils: on les voit tomber par rangées. Quand le coup porte au bon endroit, la place est nette.

Tous ces gaillards ne demandent qu'à guérir pour retourner au feu. Leur enthousiasme est le même qu'au jour du départ.

Une critique dans cette explosion de phrases confiantes. Elle émane d'un artilleur.

—Si nous perdons du monde, a-t-il dit, c'est de la faute aux fantassins. Ils vont trop vite. Ils finissent par nous gêner pour tirer.

Quelle leçon et quel éloge!

L'accueil fait par la population du Mans à ces blessés est celui qui convient.

Pas de bruit. Pas de tapage. Mais les hommes saluent le passage des voitures. Les femmes crient discrètement: "Bravo! Courage!"

Les soldats qui reviennent du feu sourient. Ceux qui ont une main libre lèvent leur képi. Ca et là on voit une figure de connaissance, un enfant du pays. On lui demande des renseignements sur les camarades.

De tout jeunes gens questionnent:

—Ca a bardé?

Et, tranquilles, en braves gars qu'ils sont, ces modestes héros de répondre:

—Faut bien qu'ça barde, mon Dieu.

Le soldat imberbe qui murmure ces mots a déjà la placidité superbe d'un grognard.

A VICHY

Un correspondant écrit de Vichy:

Je viens de voir ceux qui sont tombés vivants sur le sein de la patrie.

C'était le quatrième convoi qui arrivait à Vichy.

Voilà vingt-huit heures qu'ils sont couchés dans ces fourgons. Le train les a pris à Saint-Dié. La balle ou les obus les avaient pris plus avant.

Ceux qui portent l'auguste plaie à la tête, aux bras, à l'épaule descendent d'eux-mêmes sur le quai; ceux qui la portent aux jambes ou à la poitrine défilent sur la civière.

Les regards sont les mêmes et les uns comme les autres ont entre les lèvres ou entre les doigts une cigarette qui fume: c'est leur façon de se faire précéder d'un panache. Au milieu de ceux-là, quelques-uns n'ont pas de cigarette; leurs bras sont immobiles, leur tête est dans la ligne du corps: ils gisent. Saluons plus bas.

Les premiers sortent de la gare, se groupent; les civières sont posées sur des automobiles de luxe. On se dirige vers les palaces, devenus des hôpitaux.

Ils gagnent les lits qui leur sont préparés dans les grands hôtels mobilisés.

C'est là que l'après-midi je suis allé leur parler.

Le premier que j'abordai était couché pour quatre balles dans les deux cuisses.

—Croyez-vous que c'est de la veine, me dit-il, de les avoir accrochées toutes les quatre! Ca fait qu'il reste trois copains de plus pour leur casser la fiole!

Son voisin était un gars de la Haute-Loire. Vous allez voir qu'il a les reins aussi solides que les rochers de son pays. Il me dit:

—A Cirey, j'ai reçu un boulet sur mon sac, et mon sac était sur mon dos. Sous ce poids ma poitrine s'enfonça dans la terre. Je ne bougeai plus, j'attendais d'éclater en petits morceaux. J'attendis une demi-heure. Comme je n'éclatais pas—ni le boulet—je me soulevai de l'épaule droite de façon à le faire rouler à terre. Il roula gentiment. C'est dommage qu'il ait été si gros, je l'aurais emporté, comme breloque, à ma fiancée.

Dans une autre salle je trouvai un ancien "Bat'd'Af". Il avait un magnifique papillon tatoué sur le cou.

—J'en avais un pareil au mollet droit, me dit-il, j'y tenais comme à mon tabac. C'est justement sur cette jambe que des éclats d'obus sont venus me chatouiller. Le reste de la jambe, je m'en fous! Pourvu qu'ils me m'aient pas effacé mon papillon!

Dans une autre rangée, trois soldats du même bataillon.

—C'est peut-être bien de notre faute si nous sommes ici, disent-ils. Notre commandant tomba dès le début de l'action. Nous perdîmes aussitôt deux lieutenants; ainsi, sans commandement, sans nous soucier de ce qui se passait devant, derrière et sur les côtés, mettant baïonnette au canon à 1,200 mètres de l'ennemi, nous partîmes en chantant. Un de mes camarades qui marchait à mon côté me criait: "Ne chante pas, ca fait perdre du souffle, soigne le moteur." Le moteur marchait bien. On avançait, n'est-ce pas les gars? Et... zut, on tomba."

* * *

UN BLESSE DE MULHOUSE A RECU ONZE BALLES

Une vingtaine de blessés venant de la Haute-Alsace sont passés à Juvisy.

L'un d'eux, étendu sur une civière, mais très vaillant, racontait à ceux qui s'inquiétaient de son état qu'il avait reçu onze blessures:

—C'était à Mulhouse, disait-il, à la première affaire: on était parti deux bataillons. On était enragé; malgré les officiers, à six cents mètres on a pris la baïonnette et le pas de charge! Vous pensez si les mitrailleuses allemandes tombaient. Ca tombait, fallait voir. Je reçois un pruneau au bras, je ne m'arrête pas; un autre me traverse l'oreille, un autre la main, j'allai toujours! C'est à peine si j'avais senti une douleur légère; mais un quatrième projectile me toucha à la cuisse gauche: je suis tombé, puis je me suis relevé à moitié; j'étais assis, mais pan! pan! pan! une balle près de l'épaule, une autre au côté, une autre ailleurs: je suis retombé pour de bon cette fois. Je me suis retrouvé plus tard à l'ambulance: on m'avait mis "à poil", et quand je suis revenu à moi, j'ai entendu le major qui disait: "Il est étonnant celui-là, il a reçu onze balles, il n'en a pas gardé une seule!

LES CRUAUTES ALLEMANDES

A Tamines (Belgique), ils fusillent 432 habitants

Londres, 28.—Une dépêche de Gand, adressée au "Chronicle", signale un journal de la localité annonçant que 432 habitants de Tamines, petite ville belge de la province de Namur, ont été tués, probablement pour avoir fait preuve d'hostilité contre les Allemands occupant la ville. Parmi les personnes tuées se trouvent un prêtre et les autorités de la ville.

La dépêche dit qu'après des exécutions en masse, le feu a été mis à la ville avec tant d'acharnement, qu'il ne reste qu'une seule maison debout.

No. 2

Le Marquis de la Charnaye

par

EDOUARD OURLIAC

Le marquis tressaillit à cette parole et disparut; la corde sensible avait vibré. Il était monté dans les combles du château, et reparut, toujours courant, les bras chargés de fusils, de pistolets, de vieilles armes de toute espèce, qu'il jeta au milieu des paysans étonnés. "Prenez ceci du moins, butors! et allons nous faire tuer: cela sera bientôt fait."

Les domestiques apportèrent aussitôt un faix de vieux harnais et de tout ce qu'il y avait au château d'armes de chasse. Les paysans se jettent là-dessus, poussant des hourras et baisant les mains de M. de la Charnaye, qui leur rendait des bourrades. Mademoiselle Thérèse, derrière son père, supportait à elle seule les excès bruyants de cette joie.

A ce moment même Gaston entrait dans la cour à la tête de la troupe qu'il avait rencontrée. On se retourne, on court à lui, on le salue de grands cris, on tombe dans les bras les uns des autres; son arrivée met le comble à cette scène d'ivresse et d'enthousiasme. Les sentiments, les bruits, se confondent et s'accroissent, on brandit les armes, on crie de toutes parts: *Vive M. Gaston! vive M. le marquis!* Il n'y avait plus moyen de contenir cette foule exaltée. Gaston embrassa son père et lui donna, de la part de M. de Lescure, des nouvelles et des instructions qui achevèrent de le décider. Le marquis annonça qu'on allait partir pour se joindre au corps de M. de Larochejaquelain. Il prit quelques dispositions avec sa fille et les principaux d'entre les paysans, monta à cheval, et l'on quitta Vauvert aux cris de *Vive le roi!* au milieu des femmes et des enfants, qui accompagnèrent les paysans jusqu'à plus de deux lieues.

Le général républicain Marcé s'était avancé à la tête de forces considérables, et venait d'être battu. A dater du 13 avril 1793, les chefs poitevins se réunissent, et les divisions d'Elbée, Stofflet, Cathelineau, Bérard, forment la *grande armée catholique et royale* d'Anjou et Haut-Poitou. Le marquis de la Charnaye, à la tête de sa paroisse, fut accueilli avec les égards qu'on lui devait. Chemin faisant, de vieux officiers, des gentilshommes des environs, M. de Vendoeuvre, son beau-frère, et M. de Châteaumur s'étaient joints à lui. En sa qualité d'ancien capitaine, et tant à cause de son âge que de son mérite bien connu, il aurait pu commander ce que l'on appelait une division; mais les paysans du canton avaient élu le digne Lescure; il se rangea modestement sous ses ordres. Au reste, cette espèce d'organisation et surtout le nombre des combattants, là où il n'avait cru trouver qu'une mutinerie d'enfants, commencèrent de l'étonner. Il essaya plus sérieusement de mettre quelque discipline dans sa troupe; mais il manquait de patience: ce défaut venait de ses habitudes militaires prises dans l'extrême régularité de l'ancien service, et, dès qu'il s'agissait de manoeuvres, il s'emportait jusqu'à la violence.

Après la première organisation de l'armée, les Vendéens marchent sur Beaupréau; les républicains leur opposent six mille hommes. C'était la première fois que M. de la Charnaye se trouvait en face des *jacobins*, comme il les appelait. Il s'élança comme un lion à la tête de ses paysans, qu'il avait inutilement voulu dresser à des semblants de tactique. Ces hommes étaient pleins de courage, mais il était impossible de leur faire entendre un commandement. "*Egaillez-vous, mes gars!*" criait M. de la Chanaye, qui s'y était habitué. C'était leur seule manoeuvre, qui consistait à s'étendre, à déborder les ailes des bleus et à tomber sur eux comme la foudre. Les républicains furent écrasés. On chante le *Te Deum* sur le champ de bataille, on tient conseil, et l'on marche sur Thouars. L'armée était enflammée de ces premiers succès, et le marquis, voyant la guerre commencer ainsi, ne désespérait plus de la France.

Quétineau défendait Thouars avec une armée. On connaît les détails de cete journée: Bonchamp presse la ville de front, tandis que Lescure remonte la rivière pour tomber en flanc sur l'une des portes. Les troupes qui défendaient le pont sont culbutées. On se battit tout le jour. Lescure attaque la porte avec furie. Larochejaquelain escalade la muraille sur les épaules d'un paysan et pénètre tout seul dans la ville; Lescure fait un effort, la porte cède, le marquis s'avance l'épée à la main. A ce moment on entend partout les cris: *On se rend! on capitule!* Il y avait là une pièce de canon chargée à mitraille, deux canonniers en fuyant y mettent le feu: M. de la Charnaye roule à cinq pas, fait un tour sur lui-même, et tombe le visage contre terre, un éclat de mitraille l'avait frappé à la tête. On court, on le relève, il avait le visage couvert de sang; on l'emporte, le croyant mort; ses paysans s'arrachent les cheveux autour de lui. Cela ne fut pas remarqué tout d'abord, au milieu d'une si belle victoire et de tant d'autres pertes. M. de Lescure ne sut l'événement que le lendemain. Gaston s'aperçut le premier que son père donnait quelques signes de vie. On pose un premier appareil sans visiter la plaie; on fait chercher un médecin dans la ville, mais les habitants avaient pris la fuite, et l'armée n'avait ni bagages ni chirurgiens. Gaston, sur le soir, se procure un mauvais chariot, y fait placer son père, bien enveloppé, et le ramène à Vauvert avec quatre ou cinq de ses hommes, qui suivaient consternés.

Un chirurgien fut mandé à Bressuire, et arriva au château en même temps que le convoi: Gaston avait pris les devants pour préparer sa soeur, qui montra d'abord un courage surprenant, et s'écria seulement: "Où est-il?" Elle prit la main de son père, qui pendait hors du manteau, et la couvrit de baisers. On porta le marquis dans son appartement; il avait repris toute sa connaissance; il appelle sa fille et la serre dans ses bras. On lève le premier appareil posé sur le front et les yeux. Le médecin examine la blessure, paraît surpris, hausse les épaules: la plaie n'était rien; l'éclat de mitraille, rasant le visage, avait entamé le nez à la naissance du front, les cils étaient brûlés, les paupières légèrement offensées, mais le globe de l'oeil était fixe, éteint. Le marquis s'agite, passe les mains sur sa figure, bat l'air de ses bras: "Je veux voir mes enfants; je n'y vois pas." Il pousse un grand cri: il était aveugle. Gaston prend au collet le médecin, qui demeure muet. Mademoiselle de la Charnaye, épouvantée, ne devinait pas encore. Ce fut un moment déchirant. Le marquis se remit à crier en bondissant sur le lit: "Monsieur le médecin, suis-je donc aveugle?" Déjà égaré par la fièvre et l'irritation du voyage, il s'arrache les cheveux, se déchire le visage. Sa fille se jeta sur lui, et parvint à le calmer en lui parlant de Dieu et de sa mère morte: il tomba dans un silence stupide.

Une fièvre cérébrale se déclara à la suite de ce profond désespoir. Le curé de la paroisse était arrivé, et la religion acheva de contenir le marquis. Cependant, quand il songeait à la guerre, à ses espérances, et qu'il avait perdu la vue en un tel moment, après une victoire, il lui prenait des accès si violents, qu'il fallait le surveiller sans cesse et de très-près. Sa fille ne le quitta point d'une minute. "Ayez pitié de moi, mon enfant, lui disait-il, je perds la raison: c'est que véritablement, mon Dieu! ce malheur était au-dessus de mes forces."

Le septième jour il dit à Paulet, l'homme qui le veillait, d'aller chercher son fils, et, s'adressant à Gaston: "Monsieur le chevalier, Dieu ne m'a pas fait la grâce de le servir plus longtemps; je vais garder la maison comme une femme. Vous n'avez plus rien à faire ici. Allez retrouver M. de Lescure, et tenir ma place à l'armée." Il prit la tête de son fils dans ses mains, et l'embrassa, s'efforçant de cacher l'altération de ses traits. Il reprit d'un ton ferme: "Partez, que mon nom ne s'efface point d'entre ceux de ces braves gens.—Je n'osais partir sans votre congé, dit le chevalier, mais j'en étais impatient." Il fut convenu qu'il écrirait le plus régulièrement possible ce qui se passerait, et le lendemain, au point du jour, il monta à cheval sans avertir sa soeur, et s'en retourna avec les hommes qui avaient accompagné le marquis.

La fièvre de M. de la Charnaye dura trois semaines avec quelque danger; dans ce premier temps, sa fille s'employa à le soulager avec une piété angélique. Mademoiselle Thérèse de la Charnaye, alors âgée de dix-sept ans, était pour l'extérieur une femme faite, d'une taille élevée comme son frère, blonde et délicate, avec des yeux d'un bleu céleste et d'une douceur extrême. D'une grande timidité par suite de sa vie retirée, mais établie de bonne heure à la tête de la maison où elle avait pris l'habitude du commandement, elle se ressentait, sous ces deux rapports, de l'isolement où l'avait laissé la mort prématurée de madame la marquise sa mère. Les gens de service, au reste, lui épargnaient les difficultés dans les soins domestiques dont elle s'était vue chargée. Les événements de la Révolution et la guerre avaient interrompu divers projets pour son établissement; il avait été question d'un cloître et d'un mariage, mais le malheur de

EN PROVINCE

SAINT GEORGES

La semaine dernière fut chanté un service solennel pour le repos de l'âme de notre Saint Père Pie X. L'église avait revêtu ses ornements de deuil les plus solennels et les fidèles vinrent nombreux prier et communier pour notre regretté pontife. Tous les enfants de la paroisse s'empressèrent de communier pour le repos de l'âme de celui qui a ouvert toutes grandes les portes du Tabernacle aux petits enfants.

* * *

Chaque soir, les enfants se réunissent aux pieds du S. Sacrement pour implorer Jésus Hostie de rétablir la paix en Europe et d'avoir pitié de leurs petits frères de là-bas, devenus orphelins, à cause de cette malheureuse guerre.

* * *

La belle température dont nous avons joui durant plusieurs jours a été pour beaucoup dans l'avancement de la récolte. La récolte du foin est au-dessous de la moyenne. Celle du grain est quelque peu supérieure.

* * *

Baptême.—Le 15 septembre, Marie-Aurélie-Florence-Jeanne, enfant de M. Zotique Chèvrefils et de Cordélia Vincent. Parrain, M. Alphonse J.-B. Vincent; marraine, Melle Exilda Chèvrefils.

* * *

Les vacances sont terminées! La gente écolière, après s'en être donné à coeur joie pendant deux longs mois, a repris livres et cahiers pour une nouvelle année. Succès à tous.

* * *

M. Mathurin Péreux nous a quitté la semaine dernière pour la France, où il servira dans les rangs de l'armée française.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Nous avons eu plusieurs orages dernièrement, et les pluies abondantes font germer les grains que la sécheresse avait retenus dans la terre. Partout lèvent l'orge et l'avoine: nos champs sont verts comme au mois de juin.

Pendant une des orages que nous avons eus, la foudre a tué à M. Sévérin Ricard, deux chevaux qu'il était occupé à dételer dans son étable. Les deux bêtes sont tombées chaque côté de lui: un troisième cheval a été frappé aussi, mais non tué. Heureusement pour M. Ricard, dans son malheur, il a été lui-même épargné.

* * *

Les Révdes Soeurs Vermette, enfant de la paroisse, et Soeur Placide, toutes deux de l'orphelinat Saint-Joseph, ont visité nos familles la semaine dernière. Nous craignons bien que les aumônes n'aient pas été bien fortes.

* * *

Les fermiers sont à faire leur labour, dans l'espoir d'une meilleure récolte l'an prochain. La récolte 1914 a été la plus petite encore dans notre paroisse. Il n'y a probablement pas un seul fermier qui ait récolté suffisamment d'avoine et d'orge pour nourrir ses bêtes. Où trouverons-nous ces grains pour ensemencer nos champs l'an prochain? Il y aura là probablement une belle occasion pour notre nouveau député de nous venir en aide, en intéressant le gouvernement à nous procurer les grains de semence.

* * *

Les élèves du Couvent ont célébré mardi le 22 courant, par de beaux chants religieux, une communion générale, puis une réception, le dix-neuvième anniversaire d'ordination de M. le Curé. Aux hommages que nous lui présentons en cette occasion, nous lui souhaitons de recevoir bientôt un vicaire.

* * *

Nous regrettons d'apprendre que Mme veuve Jos. Pélissier, paralysée depuis un an, affaiblit de jour en jour. La mort de son frère Antoine Lavallée l'a considérablement affectée dans sa maladie.

Ce M. A. Lavallée, décédé le 13 courant à l'âge de 77 ans, 9 mois, était un des citoyens fondateurs de la paroisse. Il fut du nombre des premiers colons venus sous la direction du R. P. Lacombe en 1876. Ce départ éclairci les rangs de ces pionniers des temps héroïques. Il ne reste plus du "premier contingent" que quatre ou cinq survivants dans la paroisse.

Nous tâcherons de raconter dans le prochain numéro de la *Liberté* l'expédition pleine de péripéties de ces premiers colons; et certaines circonstances où se trouve mêlé le nom de notre regretté M. Antoine Lavallé.

A. l'épouse, aux enfants, aux frères et soeurs du défunt, nous offrons nos plus sincères condoléances.

FANNYSTELLE

M. et Mme D. Cyrenne font part à leurs amis de la naissance d'un fils né le 23 courant; il a porté au baptême les noms de Joseph-Fidèle-Eloi. Parrain, M. Eloi Cyrenne; marraine, Melle Florence Coulombe.

* * *

Dimanche prochain le 20, les paroissiens de Fannystelle étaient conviés à un magnifique dîner et souper dans la magnifique et spacieuse salle de l'école. Tout fut servi avec promptitude, et tous mets étaient d'un goût délicieux.

L'assistance était nombreuse et le soir eut lieu le tirage des différents objets dont la grande partie furent donnés par des personnes charitables de cet endroit.

Le montant des recettes fut de $174.20. Le soin de cette soirée avait été donné aux dames de Sainte-Anne et nous ne sommes pas surpris de voir le montant des recettes si élevé, pour une seule soirée.

* * *

M. Crummy, d'Argyle, Minn., est en visite d'affaires par ici.

* * *

Nous avons des nouvelles de notre dévoué curé, M. l'abbé Poitras, et nous sommes heureux d'apprendre que son état de santé s'améliore. Il était à Oswego, Oregon, aux dernières nouvelles, et il s'embarquera bientôt pour visiter son frère à Dayton, Ohio.

* * *

M. et Mme McVarish, de Stony Mountain, Man., sont en promenade chez M. et Mme Ed. Poirier.

* * *

Melle N.-A. Elliott est en promenade chez M. et Mme Bell, de Culross, Man. Elle se dirigera ensuite à Barrie, Ont., où demeure sa famille.

* * *

Mme V. Beaupré est de retour de Stony Mountain, où elle était en visite chez sa fille Mme J.-H Daigneault.

* * *

M. Jerry Dalton nous a quitté cette semaine pour Détroit, Mich.

* * *

Les battages sont quasiment terminés; encore une semaine de beau temps et les machines seront mis en hivernement.

* * *

MM. Fortin, Dionne, Bonin et H. Savaria, de Saint-Boniface, étaient en visite ici, dimanche

* * *

M. Elmer Clay est retenu chez lui par une attaque de fièvres typhoïdes. Il est sous les soins du Dr Pirt, de Carman.

* * *

Mme H. Folson est aussi retenue chez elle par la fièvre typhoïde; l'état de la malade s'améliore.

Yvonnie.

LA SALLE

Mlles Yvonne et Aurore Cormier sont entrées au Couvent de Sainte-Agathe pour y suivre un cours diplomatique. Nous leur souhaitons à toutes deux bon courage et un heureux succès.

* * *

Lundi dernier eut lieu le service anniversaire de Mme Ludger Lavallée. L'assistance des parents et des amis était nombreuse. Mmes Eugène et Albert Demontigny, accompagnées de leurs maris et de plusieurs autres membres de leur famille, tous venus de Sainte-Anne des Chênes, étaient aussi présents.

* * *

Un personnage curieux qui se promenait sur la rue a attiré par ses manières comiques notre grande attention. Inutile d'essayer de le nommer, car nous ignorons tout à fait le nom.

* * *

Mmes J.-E. Rochon et Arthur Rochon, accompagnées de leur belle-soeur, Mlle Irène Rochon, sont allées faire visite à leurs nombreux parents de Winnipeg et de Saint-Boniface.

Le bébé de Mme Aurèle Rochon a failli mourir après le résultat de fortes convulsions. Heureusement, nous venons d'apprendre que sa santé s'améliore de jour en jour.

* * *

Les fortes pluies de la semaine dernière ont beaucoup endommagé la récolte des patates, car un bon nombre est gâté.

* * *

Dimanche dernier eut lieu une réunion de parents dans la famille de M. Anselme Lapointe. Tous s'amusèrent pour l'heureuse circonstance.

L'Echo.

LE PAS

Soeur Saint-Pierre d'Alcanta, mère générale des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe, arrivait au Pas le 12 septembre en visite d'affaires; deux soeurs l'accompagnaient, qui doivent rester pour aider leurs soeurs à soigner les malades à l'hôpital Saint-Antoine.

* * *

Le 18 septembre, Sa Grandeur Mgr Charlebois accompagnait, dans le bateau à gasoline conduit par M. Girard, la Mère Générale et la Supérieure en charge de l'hôpital Saint-Antoine, ainsi que cinq autres soeurs, en voyage d'inspection sur la rière Carotte, où la Communauté des Soeurs Grises a l'intention d'établir un orphelinat sous peu. L'endroit qui fut choisi est des plus convenables sous tous les rapports.

* * *

Les travaux pour l'installation de la lumière électrique se poursuivent hâtivement et on a tout lieu d'espérer de pouvoir se servir de l'électricité d'ici quinze jours ou trois semaines au plus tard.

* * *

Dimanche dernier, dans l'après-midi, MM. J. Laplante et C. Bernard ont eu l'amabilité d'inviter un grand nombre de Canadiens et Canadiennes à une promenade, dans leur bateau à gasoline, sur la rivière Carotte, où ces messieurs ont chacun un homestead à environ 7 milles de la ville. Les passagers furent passablement surpris de voir quelle récolte de foin ces messieurs avaient déjà récolté car les nombreux "stacks" de foin montraient qu'il y avait plusieurs centaines de tonnes prêtes à être pressées. Le foin est de première qualité et est déjà en partie vendu; il ne reste qu'à le délivrer. Il n'y a donc pas que de la mousse ou du "muskage" au Pas, comme certains le prétendent, et plusieurs fermiers établis sur la rivière Carotte depuis deux ans, comptent bien, cette année comme les autres années, faire un bon $1,500 en foin seulement.

* * *

Quoique Le Pas paraisse être un peu au nord pour la culture, les échantillons que nous avons eus cette année en légumes, tels que choux, oignons, carottes, betteraves, pommes de terre, et voir même tomates et concombres, démontrent que sous ce rapport Le Pas peut concourir avec n'importe quelle autre partie de notre province, car ces légumes sont tous très beaux et sains, quoiqu'ils furent cultivés sur du terrain neuf et exempt de tout engrais. M. A. Landry amenait en ville ces jours derniers, non pas un échantillon de deux ou trois pommes de terre, mais plusieurs sacs de ces tubercules qui auraient pu être placés dans n'importe quel concours. Ils avaient été cultivés sur le homestead de M. A. Landry, situé à deux milles de la ville, sur la rivière du Pas.

ST-CHARLES

Le R. P. Croisier, o.m.i., de Duluth, Minn., prêche actuellement une retraite dans notre paroisse. C'est un prédicateur à la parole chaude et vibrante qui pénètre les cours.

Les paroissiens semblent apprécier ses efforts en se rendant en foule aux instructions. Dame rumeur veut qu'il y ait des "renards" même à Saint-Charles, mais avec un chasseur émérite comme l'est le Père prédicateur, il n'y a pas de doute qu'il en opèrera la capture, du premier au dernier.

* * *

Les MM. L.-J.-A. Legris, e.e.m., Zotique Legris, de Winnipeg, étaient en visite dimanche, chez Mme Georges Caron et Emelie Paillé.

* * *

Notre premier contingent de chasseurs de canards est revenu samedi soir du lac Manitoba. Dans un endroit aussi giboyeux et avec des francstireurs comme nous en avons à Saint-Charles, il n'est pas surprenant que tant de "coins-coins" soient tombé victimes.

Crux.

LES BLESSES ALLEMANDS

Bordeaux, 72.—"Traitez les blessés allemands comme nos propres blessés", a dit le président Poincaré, au cours d'une de ses récentes visites dans les hôpitaux de Bordeaux.

Le correspondant d'un journal a pu se rendre compte que ses recommandations étaient suivies à la lettre, en parcourant les salles du lycée de Bordeaux qui, après plusieurs semaines de travail, a été converti en un hôpital contenant 700 lits.

Là sont soignés soixante soldats allemands qui ont reçu des blessures d'une gravité exceptionnelle à la bataille de la Marne.

Un Américain, M. Melville Wastermann, de San Francisco, a la charge de l'hôpital, et un docteur de Bordeaux a abandonné une partie de sa clientèle pour soigner les blessés.

Ce dernier et M. Wastermann sont assistés d'un chirurgien de Dresde bien connu.

Huit soldats allemands, qui faisaient partie d'un corps d'ambulance allemand qui s'était rendu aux Français et qui, ayant été priés de soigner les blessés, sont venus ici à cet effet, seront sous peu renvoyés en Allemagne comme cela a été stipulé par la convention de Genève.

Les Allemands sont soignés dans les salles des étages supérieurs du lycée, qui regardent les jardins exposés en plein midi.

Les blessés semblent souffrir davantage du mal du pays que de leurs blessures, qu'ils supportent avec patience et résignation.

Le plus gai de tous est un conducteur de tramway de Berlin, qui a reçu une horrible blessure à la tête qui lui a déjà fait perdre un oeil et menace l'autre.

Il a toujours un sourire pour tous les docteurs et les infirmières et ne sait pas comment manifester sa joie quand un docteur lui place avec bienveillance une cigarette à la bouche.

Dans une autre salle est un blessé, véritable géant, qui a eu la partie arrière de la tête presque enlevée par un éclat de shrapnel. Il parle de la chaumière qui l'a vu naître, et, dans son délire, appelle sa mère.

Près de lui repose un jeune homme amaigri qui a eu la cuisse fracassée. La plupart de ces blessés souffrent de blessures occasionnées par des éclats de shrapnel.

son père lui montra son devoir. Elle se fit l'Antigone de ce pauvre aveugle, et se promit de ne le plus quitter tant qu'il vivrait.

Elle s'applique d'abord à l'empêcher de sentir son mal, prévenant ses besoins, devinant ses désirs dans le moindre geste, partageant ses souffrances et le faisant, pour ainsi dire, voir par ses yeux. Elle lui dérobait la longueur des journées par des occupations qu'elle variait avec un art infini, tantôt par des lectures, tantôt lui jouant de vieux airs sur le clavecin. Ce fut elle qui l'accoutuma à marcher quand il put se lever, et qui lui fit faire ses premières promenades dans le jardin au soleil du printemps, au point qu'il ne pouvait souffrir d'autres soins et ne se croyait plus en sûreté avec les domestiques.

Gaston avait organisé un service de messagers qui se transmettaient ses lettres de paroisse en paroisse, ou même, quand les communications étaient assurées, il envoyait un de ses gens, et tenait ainsi régulièrement le pays et le château au courant des opérations de la guerre. Mademoiselle de la Charnaye lisait tout haut ces lettres, qu'on recevait avec joie, mais qui ravivaient toutes les plaies du marquis. Ce récit des événements, l'inquiétude, son exaltation, son impuissance, et cette infirmité qui l'enchaînait pour jamais dans un corps vigoureux, le rejetaient parfois en ses premiers accès; son caractère en fut changé. Cet homme si froid, si grave, si sévèrement tranquillement contre ses gens et même contre sa fille. Mademoiselle de la Charnaye, la première fois, le regarda avec épouvante, comme si elle eût douté que son père fût le même homme; mais elle s'expliquait si bien ce changement, elle était si ingénieuse à le justifier, elle se représentait si bien les chagrins du marquis et tout ce que son mal devait lui faire souffrir, qu'elle le considérait en silence et se mettait à pleurer sans avoir seulement le courage de l'apaiser. Souvent le marquis s'arrêtait lui-même, sa voix s'affaiblissait tout à coup, il passait la main sur son visage, et, poussant un soupir: "Ah! ma pauvre enfant, pardonnez-moi, ce n'est plus votre père qui vous parle, c'est un homme que la douleur égare; mon Dieu! mon Dieu! donnez-moi la patience! Vous êtes un ange, ma fille." Il la pressait sur son coeur, tandis qu'elle s'efforçait de l'excuser, et rejetait son humeur sur quelque juste motif qu'elle prétendait lui en avoir donné par sa négligence.

On peut juger surtout quelle influence exerçaient sur lui les nouvelles, bonnes ou mauvaises, de l'armée. Si la paroisse avait eu quelque échec, s'il était mort quelque brave homme du pays, le marquis en était si longtemps et si violemment agité, que personne n'osait plus lui annoncer rien de pareil. Au reste, toutes les forces de son esprit se concentraient sur cette guerre avec une activité incroyable: les manoeuvres de l'armée royale, les décisions du conseil supérieur, ce que l'on faisait, ce que l'on eût dû faire, étaient le sujet de tous ses entretiens; mais il n'avait plus que Mainvielle à qui parler de tout cela: des femmes ne pouvaient guère s'intéresser à la politique. Mademoiselle de la Charnaye, occupée de la maison, ne savait que s'effrayer et déplorer les malheurs publics.

Mainvielle était un assez bon homme, mais bavard, raisonneur, sottement lettré, et gagné dans le fond à la cause de la Révolution, qui venait de faire tout récemment son frère officier, de simple sergent qu'il était. Le marquis s'en était aperçu dès longtemps, et n'avait point osé se débarrasser de lui, de peur de l'avoir pour ennemi; il le savait d'ailleurs honnête homme. Mainvielle en avait donné des preuves à Paris, où il avait tenu dans ses mains la vie de son maître; mais il avait assez volontiers gardé son franc parler sur les événements, ce qui, trop souvent impatientait le marquis et le dégoûtait peu à peu de cet homme. Il ne pouvait s'empêcher néanmoins de l'attaquer là-dessus; cette opposition irritait sa manie, il avait la faiblesse d'en vouloir triompher: il cherchait, comme c'est le propre des gens possédés d'une idée, à remettre sa plaie à vif par la discussion, et le silence lui était plus insupportable que la contradiction. Il s'en prenait d'ailleurs à tout le monde. Mademoiselle de la Charnaye, avec cette délicatesse exquise des femmes, éludait ses questions ou savait y répondre sans le blesser; mais Mainvielle, grossier quoique respectueux, et gâté de pédantisme, n'était point capable de ces ménagements dans un temps où la République après tout gouvernait la France.

Jusqu'alors, il est vrai, on n'apprenait que des victoires du côté de l'armée catholique. Les généraux Salomon et Lygonier avaient essayé de couvrir Saumur d'une armée qui avait été dispersée et presque détruite. Le marquis avait fait illuminer le château et chanter un *Te Deum* dans la chapelle à cette occasion. Cependant ces victoires mêmes, en redoublant son exaltation, le replongeaient de plus haut dans son abattement par l'impuissance d'y prendre part. Mainvielle au milieu des Vendéens, effrayé sans cesse du bruit de leurs avantages, d'imprécations et de menaces contre son parti, de voeux contraires aux siens, n'osait pas toujours se prononcer ouvertement, et peu s'en fallait souvent qu'il ne crût sa cause décidément ruinée. Le marquis, pour des raisons analogues, dans la crainte et l'incertitude, gardait la même réserve, et ils demeuraient tous deux dans une défiance irritable qui augmentait leur éloignement. Mais le marquis était devenu grand parleur, ou s'absorbait chaque jour d'un ton composé de part et d'autre, et les débats s'engageaient infailliblement.

—Et bien, Mainvielle, disait un matin le marquis, qu'y a-t-il de neuf aujourd'hui? Je n'ai rien appris, monsieur le marquis.—Je gagerais que nos gens sont à Tours en ce moment-ci.—Cela peut être, disait encore Mainvielle modérément.—Cela doit être, puisqu'on a marché sur le ventre aux débris de la division Lygonier.—Qui est-ce qui l'a dit?—Tout le monde sait cela ici; c'est le fils du meunier qui en a porté la nouvelle.—Oh! oh! c'est donc que le fils du meunier a l'imagination prompte? — Monsieur Mainvielle, c'est un brave jeune homme, incapable, entendez-vous, d'en imposer là-dessus.—C'est peut-être alors qu'on l'a dit pour faire plaisir à monsieur le marquis.

Mainvielle attaquait là une terrible corde: il était vrai qu'on brossisait au marquis les bonnes nouvelles, et qu'on lui dissimulait toujours un peu les désavantages.

—Eh! qui donc, reprit le marquis tout enflammé, serait assez osé pour me tromper? Je vous prie de n'en soupçonner personne.

Mainvielle reprit d'un ton plus bas:—Il y a huit jours, la citadelle de Saumur s'approvisionnait, et le général Salomon...—Eh bien, on a culbuté le général Salomon.—Ah! monsieur le marquis, j'ai peine à croire que des hommes comme le fils du meunier, qui n'ont jamais tiré que des lièvres, battent toujours de bonnes troupes et de vieux officiers.—Des régiments sans chefs, sans officiers!—Il a pu s'en former, monsieur le marquis.

Le marquis pâlit; c'était son endroit sensible. Il ne pouvait supporter cette idée que des hommes de rien, des soldats de la veille, eussent usurpé en six mois ces mêmes grades qu'il avait obtenus après vingt-cinq ans de service. Il s'écria:—Des caporaux qui ont ramassé la défroque de leurs supérieurs! des misérables qui ont volé l'épaulette et à qui le dernier goujat devrait l'arracher de la poitrine!

Ceci, dit au fort de la colère et peut-être sans intention, tombait en plein sur le frère de Mainvielle, Mainvielle suffoqué se tut.

Le marquis reprit:—Nos paysans mal armés, mal instruits! Je les ai vus à l'oeuvre, je les commandais à Thouars, et je sais quels hommes en font la rage, le désespoir et l'enthousiasme d'une cause sainte.—L'enthousiasme de la liberté...—Oui, l'enthousiasme des égorgeurs de l'Abbaye, l'ivresse du sang et du pillage!—Il y a eu des excès, cela est vrai, mais peut-être ils étaient nécessaires; la cour a fait de grandes fautes.—Que Dieu les confonde! cria le marquis; toujours la même sottise! Laissez-moi, Mainvielle, laissez-moi; meure votre infâme République, et meurent ces brigands comme ils le méritent et comme je l'espère!...

Les discussions grossissaient ainsi et s'envenimaient à mesure jusqu'à provoquer un éclat. Mainvielle alors se retirait, le marquis demeurait pâle, tremblant, brisait quelque meuble et tombait en des accès qui effrayaient sa fille; elle en avait souvent parlé à Mainvielle avec douceur en le suppliant d'avoir égard.—Que monsieur le marquis ne m'interroge pas, disait Mainvielle, je suis désolé de lui répondre, mais je suis incapable de trahir ma façon de penser.

Et mademoiselle de la Charnaye avait beau faire, ces fâcheuses scènes se renouvelaient toujours; souvent l'effet d'une pareille conversation se prolongeait jusqu'au lendemain; le maître et le serviteur affectaient de s'éviter, de ne parler de rien, mais ils mouraient d'envie l'un et l'autre d'en revenir aux prises, et le premier mot suffisait: c'était le feu caché du caillou, que le moindre frottement fait jaillir.

Le grand mal de cette mésintelligence était la difficulté qu'on avait à cacher les mauvaises nouvelles au marquis, parce que Mainvielle ne se faisait aucun scrupule de le détromper dans la discussion, et même s'en prévalait pour lui apprendre, avec cette malice presque involontaire qu'aiguise l'habitude de la contradiction. Mademoiselle de la Charnaye, quoique présente, n'empêchait rien. Si elle essayait de jeter un mot dans la dispute pour l'apaiser, le marquis impatient s'oubliait jusqu'à lui imposer silence; mais sa tendresse était à toute épreuve; elle excusait tout, et, n'ayant plus de ressource qu'en Mainvielle:—Je vous en prie, lui disait-elle souvent, ayez pitié de mon père! N'est-il pas assez malheureux? Ne comprenez-vous pas ce qu'il souffre, toujours renfermé en lui-même, sans consolation, sans relâche?

(*A suivre*)

FURIEUX COMBATS LIVRES SUR L'OISE

Les Français, obligés de céder du terrain près de Noyon, reçoivent des renforts et reprennent l'offensive.

Paris, 27.—Le communiqué officiel dit que dans la région de Noyon, les troupes françaises ont été obligées de reculer légèrement devant des forces supérieures, mais qu'ayant reçu des renforts, elles ont repris l'offensive. Le combat est d'une violence extrême.

Voici le texte de ce communiqué:

"1. A notre aile gauche, dans la région située au nord-ouest de Noyon, nos troupes de première ligne s'étant trouvées en contact avec des forces supérieures, ont été forcées, ce matin, de céder un peu de terrain; toutefois, après avoir été renforcées par des troupes fraîches, elles ont vigoureusement repris l'offensive.

"Dans cette région, la lutte a pris un caractère de violence extrême.

"2. Au centre il n'y a rien de nouveau à signaler.

"3. A notre aile droite, l'ennemi a commencé à reculer devant les attaques de nos troupes venant de la direction de Nancy et de Toul.

"Dans la région sud de la Woevre, l'ennemi se retire vers le Rupt de Mad. L'action continue.

"Sur les Hauts de Meuse, les forces allemandes sont parvenues à pénétrer presque jusqu'à Saint-Mihiel, sur la rive droite de la Meuse, mais n'ont pas réussi à traverser la rivière."

* * *

Paris, 27.—Le communiqué officiel suivant a été publié cet après-midi:

"1. A notre aile gauche une action générale extrêmement violente, s'est engagée entre les contingents de nos forces, qui opèrent entre la Somme et l'Oise, et les corps d'armée que l'ennemi a groupés dans la région qui entoure Tergnier et Saint-Quentin.

"Ces corps d'armée proviennent les uns du centre de la ligne ennemie, les autres de Lorraine et des Vosges. Ces derniers ont été transportés par voie ferrée jusqu'à Cambrai, passant par Liége et Valenciennes.

"Au nord de l'Aisne, jusqu'à Berry-au-Bac, il ne s'est produit aucun changement important.

"2. Au centre, nous avons fait des progrès à l'est de Reims, dans la direction de Berru et Moronvilliers.

"Plus à l'est, jusqu'à la région de l'Argonne, la situation ne présente aucun changement.

"A l'est de l'Argonne, l'ennemi n'a pas su sortir de Varennes.

"Sur la rive droite de la Meuse, l'ennemi a réussi à prendre pied sur les Hauts de Meuse, dans la région du promontoire d'Hattonchatel; et, s'avançant dans la direction de Saint-Mihiel, il a bombardé les forts de Paroches et du Camp-des-Romains.

"Par contre, au sud de Verdun, nous sommes restés maitres des Hauts de Meuse, et nos troupes de Toul, effectuant une sortie, s'avancèrent jusqu'aux environs de Beaumont.

"3. A notre droite, en Lorraine et dans les Vosges, nous avons repoussé des attaques peu importantes à Nomény. A l'est de Lunéville, l'ennemi s'est livré à quelques démonstrations le long de la Vezouse et de la Blette."

* * *

Sur le champ de bataille, 27.—Les troupes anglaises et françaises, entremêlées de turcos et de troupes marocaines, non seulement n'ont pas cédé un pouce de terrain, mais encore, pendant les journées d'hier et d'aujourd'hui, ont fait reculer jusqu'auprès de Saint-Quentin, l'aile droite allemande, qui a reçu de nombreux renforts, mettant ainsi en danger la ligne de communication allemande vers la frontière de Belgique.

Le centre allemand se trouve affaibli par suite du retrait de troupes qui ont été envoyées en toute hâte pour s'opposer au mouvement tournant des alliés. Les deux armées étaient aux prises aujourd'hui entre Saint-Quentin et Tergnier.

Les autorités militaires se refusent naturellement à permettre la publication de la position exacte de la bataille, mais on sait que cette bataille est de toute première importance.

* * *

Paris, 27.—D'après les renseignements reçus ici ce matin, les Allemands continuent à résister avec acharnement à la marche des alliés dans le nord. Les alliés se sont d'abord avancés sur Roye, à 40 kilomètres à l'est d'Amiens, puis sur Péronne, à 32 kilomètres au nord de Roye.

Ce ne fut qu'en combattant avec opiniatreté, soutenues par un feu d'artillerie, que nos troupes parvinrent à continuer leur marche, en dépit des vigoureuses contre-attaques de l'ennemi.

L'aile gauche des alliés occupe maintenant, entre l'Oise et la Somme, des positions sur lesquelles les Allemands passèrent pendant leur marche sur Paris.

Il résulte de ceci, dans l'opinion des critiques militaires, que les Allemands seront obligés de concentrer de grandes forces pour protéger leur aile droite, car si le flanc de celle-ci était tourné, il en résulterait une victoire décisive pour les alliés.

Au cours de ces combats, qui se passent très fréquemment autour de véritables forts improvisés, les alliés avancèrent non seulement à leur aile gauche, mais aussi en d'autres points, qui étaient fortement retranchés, comme Berry-au-Bac, dans la direction de Craonne.

A en juger par les renseignements qui arrivent à Paris, les Allemands semblent sacrifier une énorme quantité d'hommes dans l'espoir de prendre rapidement l'avantage.

Des deux côtés les positions sont si formidables, qu'on croit, à Paris, qu'il est possible que des sièges longs et réguliers se produisent en certains points. Les alliés semblent être prêts à cette éventualité aussi bien qu'à toute autre.

* * *

Londres, 27.—Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam, rapporte qu'une dépêche de Maestricht, signale le transport de troupes allemandes en France par la ligne de chemin de fer de Munich, Gladbach et Aix-la-Chapelle.

* * *

Washington, 27.—Les dépêches officielles reçues aujourd'hui à l'ambassade de France, sont identiques aux communiqués publiés à Paris, exception faite du paragraphe suivant, qui y est ajouté:

"Nous avons repoussé la cavalerie allemande vers Ham, et, à la fin de la journée, nous avons occupé Bethonvillers, Fresnières et Ribécourt."

QUAND MEME

Ce que pensent des Allemands les Alsaciens-Lorrains

(Maire de Colmar jusqu'au 31 juillet dernier, jour où "l'état de guerre" fut proclamé en Allemagne, vice-président du conseil général de la Haute-Alsace, ancien député au reichstag et sénateur d'Alsace-Lorraine, M. Blumenthal a toujours été, du côté allemand des Vosges, le défenseur des Alsaciens-Lorrains victimes des haines germaniques.

Il fut, comme avocat, le défenseur devant les tribunaux allemands des frères Samain, de l'abbé encore, de "l'oncle" Hansi, pourbé Wetterlé et, plus récemment suivi devant la haute cour de Leipsick pour crime de haute trahison, à la suite de la publication de "Mon Village".

M. Blumenthal, que les barbares s'étaient promis de ne pas manquer, a pu heureusement leur échapper un peu avant la déclaration de guerre et gagner sans accident—sinon sans incidents—la France, sa véritable patrie.)

Nous, Alsaciens et Lorrains, qui n'avions cessé d'espérer quand même, ne pouvons-nous adresser à des Français sans dire tout de suite ce dont notre coeur déborde. Malgré les horreurs de tous également, nous sommes pénétrés d'une joie profonde. Nous la guerre que nous ressentons n'avons rien fait pour provoquer cette lutte atroce et aurions été prêts à sacrifier notre bonheur pour éviter à l'humanité l'humiliation de ces carnages, mais puisque, malgré nous, l'Allemagne, dans son insatiabilité, a imposé au monde civilisé cette douloureuse épreuve, nous sommes heureux de voir que jamais, dans l'Histoire, l'ensemble des circonstances n'a été aussi favorable à la France, champion du droit violé par la force.

Au moment même où l'heure de la délivrance paraissait le plus éloignée, où notre génération sacrifiée semblait devoir renoncer à des jours meilleurs, voici que se dresse devant nos yeux émerveillés l'apparition majestueuse de la justice immanente dont Gambetta nous avait communiqué la foi ardente. Pour nous, il n'y a plus de doute possible: la revanche, longtemps et vainement attendue, est devenue la réalité. Ce n'est pas un espoir, c'est la certitude de la réintégration intégrale de l'Alsace et de la Lorraine qui sera au bout du défi impudemment jeté par l'Allemagne à la France, et il faudra que le règlement de compte soit complet, si les nations civilisées veulent pouvoir se livrer tranquillement aux travaux de la paix.

* * *

Il me revient que, de certains côtés aussi généreux que peu clairvoyants, on plaide déjà, d'ailleurs bien prématurément, les circonstances atténuantes pour le peuple allemand, aux manoeuvres du camp de Châlons, pour le cas où l'empire, après quelques échecs de ses troupes, demanderait grâce. L'armée allemande est très forte, mais elle ne parviendra pas à tenir tête aux forces réunies des alliés qu'elle a devant elle.

Mais si, par impossible, l'Allemagne était victorieuse, elle ne se laisserait guider que par le "vae victis" qu'elle a déjà crié à ses ennemis. Toute sensiblerie et tout attendrissement à son égard seraient donc déplacés.

D'ailleurs, la façon barbare dont les Allemands se sont conduits dans cette campagne leur a enlevé tout droit à la mansuétude, et ils ne sauraient d'ailleurs aucun gré à celui qui ne les traiterait pas comme leur sauvagerie le mérite.

Nous, Alsaciens-Lorrains, parlons en connaissance de cause. Nous les avons vus à l'oeuvre pendant quarante-quatre ans. Nous savons de quoi ils sont capables. Ne respectant que la force, seule la force leur en impose. Arrogants et durs pour les petits, obséquieux et humbles devant les grands, ils sont privés de tout sentiment de générosité.

Depuis des années on les entendait proclamer chez nous en fait de politique mondiale avec le plus grand cynisme la nécessité de conquérir la "Ellenbogenfreiheit", ce qui veut dire textuellement la faculté de jouer librement des coudes et il leur en faut de l'espace à ces coudes! Leurs manières brutales et leur mauvaise foi leur ont aliéné successivement les sympathies de presque tous les autres peuples. Ils se sont décidés à jouer va-banque; s'ils perdent la partie, comme cela ne paraît plus douteux, il n'est que juste qu'ils en supportent les conséquences. Il faut pour la sécurité du monde que l'empire d'Allemagne soit anéanti complètement et ne puisse plus jamais se reformer.

La vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue si elle devait se traîner sous la lourde hégémonie des Teutons. Combien de fois n'avons-nous pas vu de paisibles notables de notre pays qui, guidés par des nécessités d'ordre économique, avaient fait un essai loyal d'entente avec des Allemands, revenir découragés à l'opposition en déclarant: "Décidément il n'y a pas moyen de vivre avec ces gens-là." Quelle valeur peut-on attribuer dans ces conditions aux affirmations mensongères répandues par le gouvernement allemand au sujet du prétendu enthousiasme qu'auraient manifesté les Alsaciens-Lorrains en faveur de l'Allemagne après la déclaration de guerre.

Les exécutions sommaires d'indigènes faites par les Allemands et les manifestations sympathiques des populations à la vue des soldats français sont autant d'illustrations caractéristiques pour les vrais sentiments de l'Alsace.

Je viens de lire dans les journaux un commentaire particulièrement suggestif de l'appréciation élogieuse faite par le gouvernement des sentiments germanophiles des Alsaciens-Lorrains. Le préfet de Colmar vient de porter à la connaissance de ses administrés l'avis suivant:

"Sur l'ordre du général commandant, si des habitants d'une commune prennent part à un combat contre nos troupes, non seulement ils seront fusillés, mais le bourgmestre le sera également et la localité sera démolie. Les troupes ont ordre de fusiller quiconque héberge un Français."

Que voilà donc de singuliers ralliés dont on redoute qu'ils ne prennent part au combat contre les troupes allemandes!

* * *

Les remerciements prodigués aux Alsaciens pour leur loyalisme me paraissent avoir été aussi sincères que l'amour de la vérité du statthalter von Dallwitz, qui, le premier jour de la mobilisation, supprima tous les journaux d'opposition et télégraphia ensuite au chancelier de Bethmann-Hollweg que les journaux de tous les partis étaient unanimes à déclarer que la guerre que l'Allemagne avait été obligée de déclarer à la France était une guerre juste.

Cependant personne en Alsace-Lorraine ne se laisse prendre à une tromperie aussi grossière. Les pauvres habitants des provinces annexées vivent aujourd'hui sous un régime de terreur; ils sont d'ailleurs habitués par quarante-quatre ans de servitude à être circonspects et méfiants. Quelques rares politiciens alsaciens, à la solde du gouvernement et sous sa dictée, ont pu, à leur propre honte, sans danger d'être démentis, en paroles, certifier que les Alsaciens se sentaient heureux de combattre dans les rangs de l'armée allemande. Nous connaissons les faits qui prouvent le contraire. Quand le moment—proche—sera venu où chacun pourra sans crainte exprimer ses vrais sentiments trop longtemps contenus, ce sera un seul cri de délivrance et une explosion de véritable enthousiasme pour la France aimée, la patrie recouvrée, la mère retrouvée.

Les Alsaciens et les Lorrains, séparés de leurs frères depuis près d'un demi-siècle, seront restés Français quand même.

Vive la France! Vivent l'Alsace et la Lorraine françaises!

Daniel Blumenthal.

L'ennemi de l'indigestion.—L'indigestion est une maladie très fréquente et beaucoup peu en sont exempts. C'est un des malaises dont on se plaint le plus souvent et souvent la douleur qui l'accompagne est des plus graves. Le meilleur remède ce sont les Pilules Végétales de Parmelee prises selon les directions. Elles rectifient l'action régulière de l'estomac et lui rendent la santé. Des années durant, elles ont été un remède idéal contre la dyspepsie et l'indigestion et pour cette raison fort estimées.

LA BRUTALITE DES ALLEMANDS

Les prisonniers français sont maltraités en Allemagne

Paris, 24.—La "Liberté" dit que la famille d'un soldat français, qui est actuellement prisonnier en Allemagne, a reçu de lui une lettre contenant le passage suivant:

"Ne vous faites pas de bile à mon sujet: nous sommes bien traités et ne manquons de rien." Toutefois la signature est: "Estoutarebours", ce qui veut dire: "C'est tout le contraire". Le malin petit soldat a employé ce moyen détourné pour faire passer ce renseignement en dépit de la censure allemande.

La "Dépêche" de Toulouse pour faire ressortir la brutalité allemande pendant les combats qui ont eu lieu dans le nord de la France, publie l'histoire suivante qu'elle dit avoir reçue d'un ambulancier:

"Dans la soirée nous nous mîmes à parcourir le champ de bataille pour ramasser les blessés tombés pendant la journée. Pendant que nous étions occupés, aidés par les campagnards, à secourir les mourants et à transporter les blessés, la musique d'un régiment allemand, abritée dans un bois à un kilomètre de là, se mit, insulte suprême, à jouer la marche funèbre de Chopin.

M. Clémenceau, dans son journal "L'Homme Libre", reproduit cette même histoire, et ajoute qu'il est certain que les Allemands se sont livrés intentionnellement à une hideuse moquerie, car, en raison de toutes les cruautés allemandes racontées de toutes parts, il est impossible de penser qu'ils aient pu avoir l'idée d'honorer leurs ennemis tombés.

LES VICTIMES DE LA GUERRE

Ce que racontent des réfugiés de Lorraine

On écrit de Rennes au "Journal":

C'est un groupe de cinq personnes: trois femmes, une jeune fille, un vieillard.

Parmi ces mornes émigrants que traque dans le hall des gares la même communauté de misères, ceux-là ont un relief précis: leurs yeux sont rouges de n'avoir plus de larmes. Une mèche blanche au front de la plus jeune femme, les phalanges enflées du vieil homme, leurs visages contractés, et cette volonté aussi qu'on sent dans tout leur air de ne pas être plaints, les isolait dans la foule anonyme. Ils se taisaient: nul bagage ne les chargeait.

Entre Paris et Rennes, cette famille en fuite m'a conté son histoire. Je la rapporte sans y rien changer.

Ils habitaient Cirey, en Meurthe-et-Moselle, à deux kilomètres de la frontière. La veille de la déclaration de guerre, les uhlans ont envahi le bourg.

Réquisition de tout le bétail: ordre est donné de porter sur la place tous les ciseaux, serpes et scies qui servent d'ordinaire aux moissons. En ces pays frontière, à la première alerte, les hommes rejoignent leurs postes: il ne reste que des vieillards. Révolver au poing, la patrouille obligea ces invalides à couper eux-mêmes les fils télégraphiques et le câble du téléphone. Ce soir-là, aussi les uhlans dînèrent à Cirey.

—Quarante années de travail et d'économies nous ont permis de faire construire à l'entrée du village une des plus belles maisons. Cette maison, nous l'avons voulue confortable et plaisante: elle était l'orgueil de notre vie. Les officiers la choisirent.

"Nous dûmes d'abord leur porter une douzaine de seaux d'eau pour leur tub. Ils s'amusèrent brutalement à crever à coups de sabre quelques portraits de famille, accrochés dans les chambres. L'un d'eux trouva plaisant de se promener nu dans le jardin, coiffé de la couronne d'oranger qui date de mon mariage.

"Ils commandèrent ensuite pour le dîner du poulet, des pommes de terre, du fromage et du vin. Je préparai le repas comme pour nous. Tandis que je surveillais la cuisine, un d'eux se détacha et me fit goûter, sous ses yeux, aux deux plats et à la boisson. "Nous ne voulons pas être empoisonnés!" déclara-t-il. Il parlait français: je lui fis honte de ces profanations, inutiles et sans grandeur.

"C'était un tout jeune homme, blond, la figure fraîche, vingt-deux ans à peine. Il me confia: "Moi, je ne suis pas soldat de profession; je suis avocat à Munich... J'ai laissé ma fiancée là-bas: je lui ai promis, pour notre mariage, un collier à trois rangs de perles..." Et, comme il sentait qu'il allait s'émouvoir, il ricana:

"—Je suis venu en mai à Paris; j'ai choisi la rue de la Paix.. Le collier ne me coûtera pas cher...

"Dans la nuit, la patrouille est repartie: les Français sont venus. Nous avons dépouillé nos jardins et nos caves pour les recevoir. Mes deux fils servent au 21e chasseurs. Quelle joie d'hospitaliser leurs frères d'armes!

"—C'est trop bon! c'est trop beau! disaient les soldats en nous aidant dans nos menues besognes. Le colonel couchait chez nous: j'ai sorti, pour sa chambre, mon linge le plus frais. "Je vais dormir ici, m'a-t-il dit, comme dans le meilleur lit de la Croix-Rouge!"

"Deux jours plus tard, le canon tonnait du côté de Blamont et de Badonviller. Pendant deux semaines, tour à tour, les troupes françaises et allemandes se sont pourchassées. Nous avons revu les uhlans. Ils ont brûlé d'abord la mairie, puis l'hôpital. Le village, maintenant, n'est que ruines. Je veux vous dire quelle fut ma dernière rencontre avec l'avocat de Munich.

* * *

"Jeudi, vers huit heures, des pas de cheval nous réveillent brusquement, rude galop que nous reconnaissons: les uhlans. On frappe à la maison. J'allume la lampe. Celui qui m'apparaît, c'est le jeune officier du premier jour.

"Il interroge sèchement. "—Des Français, aujourd'hui?..." S'il en est passé, certes: quelques-uns ont dîné ici: la table non desservie l'atteste assez. Mais je réponds: "Non!"

"—Nous sommes avertis qu'ils sont venus. De quel côté sont-ils partis?..." Je nie toujours. Mon mari, à qui les émotions des derniers jours ont donné une poussée de rhumatisme, est arraché de son lit.

"—Où sont les Français, vieux diable?..." Il ne saurait rien répondre: depuis vingt-quatre heures il n'a pas quitté sa chambre.

"—Prenez garde!... prenez garde!" dit l'officier, et il s'en va.

"Le village s'est levé. On nous ordonne d'éteindre toutes les lumières. Des mitrailleuses sont placées aux deux entrées de la grand'route. Des sentinelles sont postées. Nous savons les Français cachés dans un bois, à cinq kilomètres. Il y aura bataille cette nuit.

"Notre maison, je vous l'ai dit, est grande et confortable. Les voûtes de la cave sont en ciment armé. On s'y peut cacher à l'abri des balles et même des obus allemands. Quelques femmes,—des rares familles qui n'ont pas voulu, malgré tant de périls, abandonner le foyer natal,—demandent à s'y réfugier. On le leur permet: défense est faite à toutes, sous quelque prétexte que ce soit, d'en sortir de toute la nuit.

"Nous voilà comme au fond d'un puits, tapies contre les tonneaux, assises sur des planchettes, prêtant l'oreille aux moindres bruits.

"Parmi nous s'est glissée la fille d'un douanier, une "innocente", gardienne de chèvres, qui, malgré ses vingt-deux ans, n'en parait pas plus de douze: elle est bien connue à Cirey, où nous l'appelons: "Rosette la folle".

"Rosette se rappelle qu'en partant elle a oublié les clefs sur sa porte. Qu'a-t-elle à risquer? Un mauvais lit de paille, quelques hardes données par charité. Avec une obstination qui, pour toute autre, serait maintenant de la folie, la démente veut retourner chez elle pour reprendre ses clefs. On la retient. Elle pleure, lutte, nous échappe. Ah! le retour n'a pas été long!...

"La lourde porte que nous avions barricadée est enfoncée à coups de crosse. Cinq uhlans portent, ficelé, un pauvre petit être qui se débat. C'est Rosette. On l'a bâillonnée avec le mouchoir même qui la coiffait. Un instant plus tard, elle était fusillée.

"Les Français ont pu chasser une fois encore les bandits allemands. Au petit jour, en nous délivrant, le lieutenant de dragons qui commandait nous a dit: "Partez!... partez vite!... Ils peuvent revenir!..." Nous avons fait trente-six kilomètres à pied dans la campagne. Voyez mon pauvre mari: ses mains et ses genoux sont des paquets de noeuds.

"Je vous donne notre nom: famille Gance, afin qu'au jour prochain du règlement des comptes, s'il le faut, nos témoignages puissent être invoqués...

André Tudesq.

LES HUNS DU VINGTIEME SIECLE

"Sommes-nous revenus à l'époque d'Attila?" s'écrie le pape Benoît XV, en apprenant la destruction de la cathédrale de Rheims

New-York, 24. — "L'Evening Post" publie l'opinion de deux architectes new-yorkais sur l'odieux acte de vandalisme commis à Reims par les Allemands.

"Je suis absolument consterné, a dit M. Hastings à notre confrère. La destruction de la cathédrale de Reims est, à mon avis, une des plus grandes calamités de cette horrible guerre. Ce chef-d'oeuvre de l'art gothique, appartenait à toutes les nations qui respectent et ont le culte de l'Art.

"Il a fallu le vandalisme allemand, vandalisme qui tourne à la folie, pour détruire cette merveille, qui a été jusqu'ici respectée dans toutes les guerres, même par les "barbares" du moyen-âge.

"Il a fallu des officiers allemands, qui sont "supposés" être civilisés et pouvoir apprécier les beautés de l'art pour commettre cet acte barbare.

"Si les barbares du XIIIe siècle s'étaient rendu coupables d'un tel crime, l'Histoire les aurait flétris d'un reproche éternel. On aurait peut-être pu trouver une excuse à des hommes ignorants et arriérés, il est impossible d'en trouver à une nation qui se vante, de sa civilisation et de ses progrès."

M. Robert Tappan, directeur de la maison Cram et Ferguson, dit que la destruction de la cathédrale de Reims sera déplorée par toutes les nations civilisées.

"Les Américains qui veulent se faire une idée de ce qu'était la cathédrale de Reims n'ont qu'à la comparer à l'Abbaye de Westminster. La cathédrale de Reims est l'Abbaye de Westminster de la France; c'est là que tous les rois de France ont été couronnés.

"Au moyen-âge, elle a été respectée; c'était un sanctuaire. Des milliers de Français auraient donné leur vie pour que la cathédrale fut épargnée.

"L'acte commis par les Allemands est d'un vandalisme sans pareil.

"Je ne peux mieux comparer le kaiser qu'à Gensénc, le fameux roi des Vandales qui s'empara de Carthage et saccagea Rome."

Le "Public Ledger" de Philadelphie dit:

"Les protestations du monde entier contre l'inexcusable barbarie qu'était la mise à sac de Louvain étaient à peine calmées qu'un autre exemple du vandalisme des Allemands nous est officiellement annoncé. La cathédrale de Reims, un des plus glorieux chefs-d'oeuvre de l'art gothique et un fameux monument historique, a été détruite par les canons allemands et n'est plus qu'un monceau de ruines."

"Il est une chose que souhaiteront tous les amateur d'art, dit "l'Evening Sun", c'est qu'après avoir détruit la cathédrale de Reims, les Allemands ne restent pas assez longtemps en Champagne pour avoir le temps de la restaurer. C'est déjà assez d'une tragédie."

* * *

L'OPINION DE LA PRESSE FRANCAISE

Paris, 24.—Parlant du bombardement de la cathédrale de Reims, le "Figaro" dit:

"Partout où passent les soldats allemands, les monuments, que toutes les guerres précédentes avaient respectés, sont détruits. Rien ne les arrête. Ils détruisent systématiquement les édifices qui sont l'objet de l'admiration universelle et qui contiennent les trésors artistiques du monde entier. Anéantir les musées, les hôtels de ville du moyen âge et les églises qui ont été témoin des joies, des peines et des espérances de l'humanité—voilà leur bravoure et leur vengeance."

Dans "l'Echo de Paris" Marcel Hutin dit:

"L'histoire sera implacable pour tout acte de vandalisme, commis en toute connaissance de cause, sur les joyaux français les plus sacrés."

* * *

L'OPINION DE LA PRESSE ANGLAISE

Londres, 24.—Dans un article de fond, le "Times" dit:

"Le kaiser a surpassé son crime impie de Louvain; il a détruit la glorieuse cathédrale de Reims.

"En 1814 et en 1870 ses prédécesseurs avaient pieusement épargné le temple majestueux qui, depuis sept siècles, est une des plus fameuses des églises de la chrétienté. Le kaiser, dans sa rage folle d'avoir échoué, n'épargne rien. La prophétie de Heine s'est réalisée: "les Allemands ont cassé la croix en deux." Leur folie furieuse et insensée ne connaît plus de bornes. Enfin, comme leurs clairvoyants ancêtres l'ont prophétisé: "ils ont répudié le christianisme et réduit en miettes ses églises."

"Il vie[illegible]a sûrement le moment où le kaiser et sa horde de démolisseurs partageront le sort que le congrès de Vienne a assigné à Napoléon et seront traités par les nations du monde comme des proscrits mis au ban de la civilisation."

Le "Daily Telegraph" dit, sur le même sujet:

"S'il existe encore au monde un seul homme qui ne soit pas convaincu de la nécessité de briser la brute enragée qui a nom "Militarisme prussien", qu'il médite sur ce que le monde est en droit d'attendre des destructeurs de la cathédrale de Reims."

Le "Daily News" dit:

"On pourrait peut-être trouver une excuse à la destruction de la cathédrale de Reims si l'ennemi l'avait effectuée en poursuivant un but militaire important, qui ne pouvait pas être atteint autrement: mais ce n'est pas le cas. L'ennemi n'a atteint aucun but, et nous avons devant les yeux un exemple de plus de cette méthode de faire la guerre, qui a fait frissonner la conscience du monde."

Le "Daily Express" s'exprime ainsi:

"La cathédrale de Reims a été pour la France ce que l'Abbaye de Westminster est à l'Angleterre, et sa destruction passera à l'histoire comme la dernière expression de cette brutalité prussienne qui ne prend garde à rien et que rien n'arrête pour atteindre son but: l'établissement d'un règne de terreur universelle."

* * *

L'OPINION DU PAPE

Rome, 24.—Quand le pape eut été informé de la destruction de la cathédrale de Reims, il s'écria qu'à une époque aussi civilisée que la nôtre, il ne pouvait croire qu'un tel acte de barbarie, digne du temps d'Attila, ait pu être accomp...

ACTE REVOLTANT DE VANDALISME

Détails fournis par un témoin oculaire sur le bombardement et la destruction de la cathédrale de Rheims

Bordeaux, 23.—M. Delcassé a fait parvenir à toutes les nations non-belligérantes la communication suivante relative au bombardement de la cathédrale de Reims par les Allemands:

"Sans pouvoir invoquer même l'excuse d'une obligation militaire et par pur plaisir de destruction, les Allemands ont soumis la cathédrale de Reims à un bombardement furieux et systématique. A cette heure la fameuse basilique n'est plus qu'un monceau de ruines.

"C'est le devoir du gouvernement de la république de signaler à l'indignation universelle cet acte révoltant de vandalisme, qui, en livrant aux flammes ce sanctuaire de l'histoire, prive l'humanité d'une partie incomparable de son patrimoine historique."

* * *

Bordeaux, 23.—Un compte-rendu très détaillé du bombardement de Reims par les Allemands vient d'être communiqué.

Le bombardement de la ville dit-on, a duré quinze jours. On assure que les Allemands se sont servis d'obus renfermant du pétrole et que le feu a été mis ainsi àla ville en plusieurs endroits. Des quartiers entiers ne forment plus qu'un monceau de ruines fumantes.

Les habitants, qui avaient été dans l'impossibilité ou n'avaient pas voulu quitter la ville, se sont trouvés sans vivres aucuns pendant plusieurs jours. Ils avaient cherché un abri dans les caves; un certain nombre d'entre eux ont reçu des blessures plus ou moins sérieuses, mais les morts ont été peu nombreux.

* * *

Bordeaux, 23.—Les tapisseries anciennes et de grande valeur qui ornaient la cathédrale de Reims, avaient été enlevées avant le bombardement, par des fonctionnaires, délégués à cet effet par le sous-secrétaire des Beaux-Arts, et sont maintenant en lieu sûr.

* * *

Londres, 23.—Le correspondant du "Daily Mail" à Reims, dans sa dépêche sur la destruction de la cathédrale, s'exprime ainsi:

"L'incendie, a commencé hier dans l'après-midi, entre 4 et 5 heures.

"Toute la journée, de lourds projectiles étaient venus éclater dans la ville. L'on peut dire que les Allemands n'ont pas tiré moins de 500 coups de canon depuis l'aube, au moment où commença le bombardement, jusqu'au coucher du soleil.

"Le feu a été communiqué à tout un quartier qui s'étendait sur une surface de plusieurs centaines de mètres carrés et, d'une rue à l'autre, on ne voyait que maisons et magasins en flammes.

"On ne put qu'essayer d'isoler ce quartier en feu du reste de la ville, et ce fut sous une pluie d'obus, et en courant les plus grands risques, que cette tentative put être menée à bien.

"La cathédrale, jeudi matin, avait été aménagée en hôpital pour les soldats allemands blessés, car on pensait que le drapeau de la Croix Rouge, qui flottait sur ses murs, la ferait respecter par l'ennemi: mais, malgré cela, un obus vint tomber sur le toit, jeudi dans l'après-midi, alors que je me trouvais sur une tour, ce qui me fit croire que c'était un projectile tombé là au hasard.

"Hier matin, cependant, une batterie allemande, placée sur la colline de Nogent-l'Abbesse, à six kilomètres à l'est de Reims, commença à faire de sérieux dégâts dans cette masse gothique imposante qui domine la ville. Les projectiles, les uns après les autres, s'ouvrirent alors une voie à travers ces antiques murailles, et ces murs, qui avaient résisté à tant de siècles, s'écroulèrent les uns après les autres, avec un bruit de tonnerre épouvantable, dans les rues de la ville devenues désertes.

"Enfin, l'échafaud qui avait été élevé à l'est, sur le derrière de la cathédrale, pour quelques réparations commencées avant la guerre, prit feu et ne forma bientôt qu'un brasier.

"Des flamèches embrasées tombèrent sur le toit, dont la charpente, fort ancienne, prit feu immédiatement, et bientôt, le toit recouvrant le vaisseau et le transept ne fut plus qu'un brasier ardent, et l'on vit les flammes venir bientôt lécher les tours du côté ouest.

"Des boiseries sculptées, devenues la proie des flammes, tombaient sur les dalles de la cathédrale, où les Allemands, alors qu'ils occupaient la ville, avaient fait apporter une grande quantité de paille pour convertir ainsi l'église en hôpital.

"Cette paille ayant pris feu aussitôt, les boiseries des autels et les confessionaux devinrent la proie des flammes, qui venaient lécher et faisaient craquer les murs de pierre grise.

"Environ une vingtaine de blessés allemands avaient été transportés, jeudi, dans la cathédrale, pour que le drapeau de la Croix rouge puisse ainsi flotter en toute liberté sur la cathédrale, et ils auraient certainement été brûlés vifs si plusieurs docteurs de l'armée française, accompagnés de leurs porteurs, ne les avaient pas, à leurs risques et périls, sortis un par un de l'église par une porte latérale, pour les conduire en lieu sûr.

"Seul le courage des prêtres de la cathédrale a pu éviter une scène épouvantable.

"Une foule d'environ deux cents personnes n'avait pas craint d'affronter les obus qui continuaient de tomber autour de la cathédrale en flammes pour se rendre sur les lieux du sinistre et assister à cet horrible spectacle.

"Au moment où les Allemands apparurent à la porte du transept, un cri d'indignation fut poussé par la foule: "Tuez-les!" cria-t-on de toutes parts.

"Des soldats se trouvant dans la foule chargèrent leurs fusils et s'apprêtaient à faire feu. Mais l'abbé Andrieux, jeune prêtre et gentleman accompli, se plaçant entre les blessés et la populace excitée, qui les menaçait, s'écria:

"—Ne tirez pas! Vous vous rendriez aussi coupables qu'ils le sont eux-mêmes!"

"Ses paroles furent entendues, et, ce fut, au milieu des huées et des cris de colère poussés par la foule, que les Allemands furent conduits dans le musée qui se trouvait près de là.

"Le spectacle qui s'offrait des collines entourant la ville était des plus impressionnants. La baeur de l'incendie formait une vive opposition avec le ciel qui commençait à s'obscurcir, et les fenêtres de la cathédrale semblaient vaciller devant les flammes qui, montant jusqu'à leur hauteur, léchaient, les murs de la cathédrale, et la nuit arriva.

"Mais le silence de la nuit ne resta pas longtemps sans être troublé.

"A deux heures du matin, les batteries allemandes ouvrirent de nouveau le feu. Le jour naissait qu'un ciel d'un gris horrible couvrait l'horizon, et le froid rendait encore la pluie, plus désagréable.

"Quand les ombres de la nuit eurent disparu et qu'une lumière suffisante eut permis de distinguer l'horizon, des nuages couleur de plomb couvraient la plaine. La ville ravagée et sa cathédrale en ruines apparurent alors comme placées devant un grand mur de fumée. Le spectacle était navrant.

"Les Allemands, néanmoins, n'ont pu arriver à prendre Reims, ce qu'ils désiraient d'autant plus qu'en s'en emparant, ils devenaient maîtres des lignes de chemin de fer conduisant à Charteville, Verdun et Châlons."

* * *

Washington, 26.—M. Jules Jusserand, ambassadeur de France à Washington, a présenté la protestation du gouvernement français telle qu'elle a été communiquée par une dépêche, au département d'Etat. Elle était signée par M. Delcassé, ministre des affaires étrangères

LA LOYAUTE DES BELGES

Ils refusent de conclure avec l'Allemagne une armistice défavorable aux alliés.

Londres, 25.—Dans une dépêche envoyée d'Anvers, le correspondant des "Central News", déclare que la proposition d'armistice faite il y a quelques jours par l'Allemagne à la Belgique stipulait que le gouvernement civil serait rétabli dans toutes les villes de Belgique, et que les allemands cesseraient d'occuper les villes en question, à la condition que l'armée belge ne s'opposerait pas à ce que les troupes allemandes traversent la frontière pour se joindre à celles qui se trouvent en France actuellement.

La Belgique a refusé de consentir à une telle proposition, objectant que ce serait agir d'une façon déloyale vis-à-vis des alliés.

L'ARMEE DU GENERAL VON KLUCK EN DANGER

Les troupes alliées n'avancent que très lentement mais continuellement. — L'aile droite des Allemands faiblit toujours

Paris, 24.—Le communiqué officiel publié ce soir dit:

"Il ne s'est produit aucun changement dans la situation, depuis le dernier communiqué.

"La bataille qui se livre sur l'Aisne dure depuis huit jours, mais cela n'a rien de surprenant si l'on se rappelle la guerre russo-japonaise.

"La bataille de la Marne a été une action entreprise en rase campagne, commencée par une reprise générale de l'offensive française, contre un ennemi qui ne s'y attendait pas et qui n'avait pas eu le temps de préparer des positions défensives sérieuses. On ne peut en dire autant de la bataille de l'Aisne.

"Notre ennemi en retraite s'est arrêté et a pris des positions qui, par la nature du terrain, sont très fortes par elles-mêmes sur de nombreux points et ont été graduellement fortifiées et organisées.

"Cette bataille de l'Aisne présente donc, sur une grande partie de son front, le caractère d'une guerre d'assaut semblable aux opérations de Mandchourie.

"Il faut ajouter que la puissance exceptionnelle des artilleries en présence—l'artillerie lourde allemande contre notre canon de 75—donne une valeur particulière aux fortifications temporaires que les deux adversaires occupent.

"Il faut donc prendre des lignes entières de retranchements, protégées chacune par des défenses très efficaces, en particulier des fils de fer barbelés, et par des mitrailleuses dissimulées.

"Dans ces circonstances, les progrès sont nécessairement lents. Il arrive souvent que le gain d'une attaque se monte de 500 mètres à un kilomètre seulement en une journée."

* * *

Paris, 24.—Le communiqué suivant a été publié cet après-midi à Paris:

"1. A notre gauche, placée sur la rive droite de l'Oise, nous nous sommes avancés dans la direction de Lassigny où des rencontres sérieuses ont eu lieu avec les Allemands. Sur la rive droite de l'Oise et au nord de l'Aisne, la situation est toujours la même.

2. Au centre, entre Reims et la Meuse, aucun changement important à signaler. Dans la région de la Voevre, jusqu'au nord-est de Verdun et dans la direction de Mouilly et Dompierre, nous avons repoussé toutes les attaques de l'ennemi.

Dans la partie sud de la région de laVoevre l'ennemi occupe une ligne s'étendant de Richecourt à Seicheprey et Lérouville, sur laquelle il semble vouloir se tenir.

3. A notre droite, en Lorraine et dans les Vosges, les Allemands ont évacué Nomeny et Arracourt, et ont opposé peu de résistance dans les environs de Domevre."

* * *

Londres, 24.—Le correspondant du "Daily Mail" a télégraphié dimanche, d'une ville dont le nom n'est pas indiqué, que nous avions réussi à tourner l'aile droite de l'armée allemande entre Péronne et Saint-Quentin.

Il parle dans son rapport de l'arrivée des blessés qui racontent que dans les tranchées se trouvant entre les deux villes mentionnées ci-dessus, on ne rencontrait que des morts sur une longueur de plus de dix kilomètres.

"Péronne, ajoute le correspondant, a été évacuée par les Allemands il y a quatre jours. Ils y occupaient une forte position, abrités par derrière par des collines, et ayant devant eux les marais qui se trouvent près de la ville.

"Les Français ont reçu l'ordre de s'emparer coûte que coûte de ces positions, la raison étant que si les Allemands en étaient chassés, ils se trouveraient entourés par le développement de notre aile gauche.

"Bien que ces tranchées aient été visées spécialement par notre artillerie, les Allemands résistaient toujours et leurs canons placés sur les collines qui se trouvaient par derrière, nous faisaient éprouver des pertes importantes, quand on décida d'enlever la position.

"Aux premières lueurs du jour, les Français s'avancèrent en colonnes serrées à travers les marais.

"Bien que le feu de l'ennemi ait occasionné la mort d'un grand nombre de nos soldats, ils n'en avançaient pas moins avec le même courage. Les Allemands les attendaient dans les tranchées. Ce fut alors une lutte corps à corps sanglante et désespérée. Nos soldats frappaient de tous côtés, tant que leurs bras eurent la force de les défendre. Si les morts étaient nombreux, la position était enlevée, et les Allemands furent obligés de se retirer sur Saint-Quentin.

"Nos troupes qui avaient été renforcées, ont poursuivi les Allemands dans les faubourgs de la ville. On s'est battu avec acharnement dans les rues, et on a forcé l'ennemi à reculer, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'abandonner la ville. On dit que les Allemands font l'impossible pour reprendre Péronne."

Le correspondant du "Mail" raconte qu'il a entendu dire que deux trains transportant des troupes de renfort, dont les Allemands avaient le plus pressant besoin, ont sauté entre Péronne et Saint-Quentin, grâce à l'adresse d'un artilleur français, qui avait réussi à intercepter la communication téléphonique entre deux stations allemandes. Informé ainsi de l'arrivée des trains, il fit placer des canons pour commander la ligne et faire sauter les deux convois.

Le correspondant du "Mail" ajoute que dimanche dernier, tous les officiers composant l'état-major général d'une division allemande, ont été amenés à Amiens comme prisonniers.

Au Sacre-Coeur

Le R. P. Brassard, o.m.i. est parti pour la province de Québec appelé au chevet de son père mourant.

* * *

La Chorale done ce soir son premier concert. Le programme est des plus attrayants. Il y aura partie de cartes.

* * *

Le R. P. Laflamme, o.m.i., partira vendredi soir pour Sainte-Anne des Chênes où il prêchera la retraite au couvent.

* * *

Les Quarante Heures se sont clôturées ce matin. Une foule nombreuse y a participé. La manifestation de dimanche soir a été tout particulièrement remarquable. Ce fut la veillée de la Ligue des Hommes à laquelle s'associèrent les autres sociétés de la paroisse. Le sermon sur la dévotion au Sacré-Coeur fut donné par le R. P. Laflamme, o.m.i.

* * *

NAISSANCES

Joseph-Vigor-Napoléon, fils de M. Trefflé Gareau. Parrain et marraine: M. et Mme Vigor Rho.

Rose-Olive, fille de Edmond St-Germain et de Hermeline Beaudin. Parrain et marraine: M. et Mme St-Germain, de Saint-Norbert.

MORT HEROIQUE

Bien que presque tous ses hommes fussent tombés, un commandant d'artillerie refuse de se rendre

Angoulême, 28.—La famille de M. Dupont, commandant d'artillerie, vient d'apprendre sa mort héroïque, arrivée au cours d'un récent engagement.

A la tête de 700 hommes, il reçut l'ordre de s'emparer d'une position, dans une prairie, près d'une ville. Le brouillard était intense, on entendait de partout le grondement du canon, mais les ordres reçus par le commandant Dupont, devaient être exécutés à tout prix.

Tous ses hommes attendaient à leur poste. Tout à coup, le brouillard s'éleva et permit d'apercevoir une compagnie de mitrailleuses allemandes qui se trouvait à 1,500 mètres des positions occupées par les Français. En quelques secondes, tous les hommes sauf deux officiers et 33 soldats tombaient devant les balles ennemies.

Le commandant Dupont n'avait pas été blessé. Le capitaine allemand s'approcha de lui et lui demanda de se rendre.

Celui-ci refusa et courant à un canon à côté duquel ses hommes étaient tombés morts, il le braqua sur l'ennemi.

Mais avant de tirer, une balle l'avait atteint et blessé mortellement.

OFFRE

Un jeune catholique avec certificat de professeur de la Saskatchewan désire enseigner dans une école de campagne. Parle le français couramment. Excellentes références. Adresse: Albert Snyder, 2169 rue Smith, Regina, Sask.

POSITION DEMANDEE

Jeune homme à toute main pouvant faire le service d'intérieur d'une maison. Demande position. S'adresser au bureau du journal.

NOUS CHERCHONS

Un apprenti de 14 à 18 ans pour notre atelier. Occasion unique dans l'Ouest d'apprendre le métier artique de décorateur de statues.

Winnipeg Church Goods Co Ltd.
226 rue Hargrave,
Winnipeg, Man



CONTRAT DE MALLE

Des soumissions cachetées, adressées au maitre général des Postes, seront reçues à Ottawa jusqu'à midi, vendredi, le 30 octobre 1914, pour le transport des malles de Sa Majesté, de par un contrat de quatre ans, douze fois par semaine aller et retour, entre Otterburne et St-Pierre-Jolys à commencer selon le bon plaisir du maitre général des Postes.

Des avis contenant de plus amples informations quant aux conditions du contrat propose peuvent être vus et des formules de soumission obtenues aux bureaux de poste de Otterburne et de St-Pierre-Jolys et au bureau de l'Inspecteur des bureaux de Poste.

Bureau de l'Inspecteur des bureaux de postes, Winnipeg, Man., 18 septembre, 1914.

H. H. PHINNEY,
Inspecteur des bureaux de poste.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être obtenue

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.